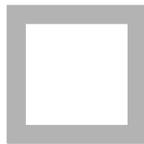


# Vox



appas  
08\_2008  
rev 04\_2009  
jolimelodia@noos.fr



Quiétude emmagasinée dans les caves secrètes, d'un palais pontifical, blanc, de sainteté. J'aime qu'on me voie marcher sur le dos des vagues. J'esquive les attaques des frondeurs. Un de leurs jets a pouvoir de faire cesser la vie, qui est en moi. Je zigzague et bondis, roule, me blottis, entre les rochers, découpés, que ma silhouette, imite. J'aspire à régenter les anges, de glace, qui sifflotent, insoucians, dans les entrepôts de l'empire en banqueroute. Beyrouth sera-t-il mon refuge, ou ma longue souffrance, dont les spasmes, sont ceux de la vie ? J'admets le retour du ressac, qui se brise, mais toujours intact, demeure. J'admets la brise qui ne détruit pas. J'admets la bise qui embrasse, pour transir, je la bénis, ne la bannis pas, elle me touche, et s'escrime, à me tuer, percer de frissons froids, irrémédiables. Un Satan me joute. Mais en ma

boîte mentale, demeure un espace, vraie maison vivante, sans effraction possible, lieu du calcul puissant, château, pays, masse qui donne au monde sa gravité, et toujours, me sauvera, des attaques sans voix, de la nature, déloyale. Les ailerons des avions-requins, indiquent la trajectoire de l'intention. Les ailettes de la bombe, stupide et façonnée, signifient l'obsession d'une chute à impact explosant. Chut! Écoutez le bruit qui n'est pas choix, et laissez-vous caresser par le souffle qui ne vous aime. La patience du troupeau qui paît sans violence, même si le fermier tarde à sonner le rappel, apporte à l'homme affolé-perdu, un réconfort de confiance, et de certitude qui ne contraint pas. Effaçons les instants les plus noirs de la nuit, dont nous réchapons, et ne craignons pas la blancheur de calcaire, la luminosité laiteuse, perçue dans les dessins mammifères, formés par les nuages. Respirons la hauteur des blancheurs. Nébulisons les sinus par où circule une pensée agile, relâchée, volatile. Qui le monde englobe et conçoit. Large, en aise de choisir, et qui par son repos paresseux donne chance à toute chose. Belle intuition que nous offre la puissante et travailleuse cervelle, robuste comme les caravelles découvreuses de continents. Les

pastèques des grandes plaines cultivées, apportent ni joie ni réconfort, car elles sont lisses, dures, inaccessibles comme des oeufs de dragon, féroce­ment gardés. On électrisera les affamés, les assoiffés trop énervés, qui tenteront d'approcher, tout en les incitant par des messages publicitaires, à se faire participants de jeux-concours où, après tirage au sort et brutales éliminations, ils pourront « gagner » une année d'approvisionnement en pastèques de haute qualité. L'immersion dans la bonté canonique, dans le respect des règles depuis longtemps édictées, assure un confort que seule une dialectique ambiguë et sournoise, pourra venir compromettre. Mais ces brèches ne seront le plus souvent que temporaires, et, bien vite, se refermeront comme cicatrices promptement guéries. La montée rigoureuse des contraintes, l'élargissement universel du processus d'humanisation, n'entraînera pas, espérons-le, l'inhumation de tout espoir d'anarchie merveilleuse, inattendue, et passagère. Nous soulagerons les opprimés de la peur de l'erreur... ils nous enseigneront ce que nous avons oublié. Ils voleront ce que nous offrons. Et nous, franchirons une étape... Les retrouvant plus tard sur notre chemin, solides ennemis, qui sauront comprendre la beauté

d'une alliance. Nous formerons avec eux, une somptueuse caravane, qui serpentera jusque dans les zones tribales redoutées par les armées suréquipées, débarquées en ces terres pour assurer la prospérité matérielle, d'un monde trop paresseux - et qui par moi parle aussi - trop paresseux, et cupide, pour en lui-même trouver les ressources garantes de son bon développement, et pire, dont les armées furent aussi débarquées pour empêcher que les richesses ici-gisantes, ne tombent aux mains de l'ennemi éventuel, que, de chez-eux, les dirigeants suprêmes, plongés dans la nuit de leurs paupières pieuses, ont tracé, dessiné, façonné, coloré... désigné.

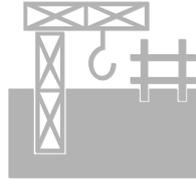


L'opaline des suspensions des anciens restaurants diffusait-elle une absinthe lumineuse, sur les tapis des billards ? Nos joueurs de tarot ont-ils conscience de la tombée de la nuit ? Entendent-ils les heures que sonnent les clochers ? Les chapeaux sont lourds à leurs têtes, et cerclent leurs tempes, d'un collier de serrage douloureux. La pesanteur de la fatigue leur fait s'ébroussailler la tignasse, cligner les yeux aux blancs rougis, vestes froissées, pantalons tirebouchonnants, et crispations et tics de visage, et mâchoires qui décentrent et dévient les moustaches, et barbes, donnant à ces hommes l'aspect de pantins maltraités, de portraits de Cézanne, trahis, abandonnés, par le peintre, traînés par des poulbots cruels, derrière une charrette, de marchand de vin, volée. Un aéronef ensorcelé qui jusqu'aux vallées lunaires, emporte les

écoliers buissonniers. La vitesse nous agace, nous agresse, avec tous ces grincements d'essieu, ce balancement inorganisé, de bois disjoint, ficelé, branlant, décloué, qui déstabilise le ciel bleu, nous jette les murs sur la figure, plus griffants que les ronces, blessures du crépis granuleux, dissémine les fenêtres, les arbres, les réverbères, soulève trop haut les corps des passants, silhouettes en carton de théâtre découpées, déglingue la carte postale, trajectoires de tringles sans rideaux, sagaies domestiques à lambeaux de nylon, fait souffrir le cheval, mors aux dents, une vie qui écume et qui bave, trempé de chaleurs, rétif et abîmé, attiré par l'oeil du gouffre, écarquillé, traînant durement sa carcasse à la traîne, sur la trajectoire exorbitée. Plotch! dans le canal de sang et d'organes, la course brinqueballante trouve une heureuse conclusion, qui satisfait les participants tous habillés en civil, comme un groupe contraint d'accompagner le rythme lent d'un corbillard, aux piètres rideaux plissés. Admirons plutôt, de ce côté-ci, le brillant épiderme de ces baigneuses encore vierges de la brunissure du soleil obligatoire, où l'os, le gras, le muscle, s'expriment si nettement, volumes aux courbes de fruits, d'oranges, poires, melons, ces douces peaux qui ne sont

pas légères mousses de vanille, et de châtaigne, qui ne sont pas du lait, ni crème caramel, mais offrent à la vue, tout cela et encore plus, éternellement, sans lasser, toujours pareillement, et à chaque fois de nuance unique jamais vue. L'érotisme est toujours aquatique, même au loin des rivages, des bassins, et des jets des douches modernes. L'évasion se resserre dans les caves et granges, où les interstices nés des oublis, négligences, nés du travail, donneront à voir et à inspirer des parcelles d'extérieur, fuites favorisant la fuite, démontrant que toujours l'oxygène vaincra le réduit, une planche déclouée suffisant à quitter le village, par le petit chemin de colline, et sous un olivier anonyme, au sein de la masse, aussitôt adopté et ami, à se désaltérer au goulot d'une bouteille cachée entre pierres de muret. Réduction fascinée des entorses aux flous malheureux, bonnes mines de madames éplorées, talismans proto-socratiques que d'aucuns révèrent, perdus dans l'abandon ébahi des sourires attendris, jetant sur les bassins de ciment, de plein air, des filets protecteurs, pour cette eau lisse, lourde, ce bloc planté en la matière qui la contient, ou qui plutôt se construit, se rassemble autour d'elle, s'y affermissant, s'y stabilisant. L'architecture, on

le sait, trouvant son horizontalité absolue d'après le niveau de la mer, en tout liquide délégué. L'abandon n'est pas un blâme. Il anticipe les retrouvailles, des amis prédestinés, qui autrefois, tant de fois, se croisèrent sans un signe.



Aux murs antibruit des autoroutes urbaines dansent et se tordent en dansant les messages bombés proliférants qui portent le bruit de la vie en images et couleurs. Locuste, grand hypocrite qui ne babille pas, proclamé par toutes affiches et reportages téléés, seule vérité proposée, jamais mots trop légers de pétillance ne retombent en ces quartiers souterrains. Tu badigeonnes, et tu gâches, tu nous fatigues. D'honnêtes laborieux administrateurs, organisent la vie de la cité publique. Tu as toujours le mérite, d'avoir été aimé, autrefois, par le peuple. Les iris maltais sont à la mode, chez les grands fleuristes, des avenues centrales. Quel conflit lointain, par contrecoup, entraîne la hausse du prix de leur vente ? Ou quel mécompte financier ? Ou quelle stratégie ? Comme le glaçon chauffe le verre. Buée, brûlure du froid. Alcool. Une lampée du liquide

frappé ouvre ta gorge, à ce souffle étranger. Tu voudrais boire l'eau transparente. Mais elle ne sait être, aussi, fluide, et avalée. Coule dans le vide et ne laisse trace. Ou alors, apprend à ne plus t'en désaltérer, comme d'une substance fonctionnelle, et songe à sa grande rareté. Bien plus rare que caisses d'ouzo, raki, gin, abandonnées dans cette buvette d'île aride, fermée hors saison. J'aspire, j'avoue, à ne plus avoir le temps d'attendre. À espérer le renouvellement de la future nature, que jamais aucun, ni humain, ni animal, ne connaîtra. À couvrir les cloisons de ma méfiance attentive. Quels sots nous somme ainsi de projeter la découverte des insignes pathétiques du linceul noir, que nos ignorants ennemis tissèrent, croyant nous inspirer crainte et désespoir. La vacuité des sentiments, s'étage en boutiques variées, illuminées de guirlandes à ampoules bulbeuses, principalement colorées, comme au début d'un nouveau temps de fête; dans les coulisses de laquelle sont commises, en totale impunité, les vilenies, les plus troubles, les plus sinueuses, celles que, même dévoilées au jour, on risquera toujours de considérer comme actes innocents, ou peu condamnables. La folie de l'âne luttant contre sa nature, risque d'éclater, de faire déborder les chemins, les lacs, les

paroles de bienvenue, la bonne pâte du pain levant. Histrionisme ? Mercuriales ? Panique devenue foule ? Observez les volailles enfermées dans les enclos. Caressez l'échine des lapins de clapier. Muselez les chiens. Ne séparez pas les veaux de leur mère. Peu à peu, vous voici contrevenant à la routine productive, et vivrière. Ne mélangez pas ainsi les cartes du jeu, dont les règles, ne vous appartiennent. Lavez sagement les vertes salades, épluchez les roboratives pommes de terre, et faites, SILENCE. La grande marmite réclame son approvisionnement, sa fourniture... prenez garde qu'un jour ce ne soit vous-même qu'elle désigne, pour la grande ébullition, et les joies suffocantes de la vapeur pulsée. Shylock, la livre de chair, le règne des sycophantes. Des hiéroglyphes ont narré ces histoires au creux de la pierre entamée, par l'intelligence aiguisée.



Les ribambelles se déroulent au soleil, plates et constantes, hiératiques et procédantes, jamais ne jouant le jeu de l'écart ou de l'absence. Corrigez ces furtives figurations où l'artiste, en sa *hubris*, a déliré des lignes de fuite qui, mèneront nulle part. Supprimez cette élaboration qui infantilise nos cerveaux, si véloces, et resserrent jusqu'à la fermer, l'imagination, sans limites, car nourrie par la réflexion jamais interrompue de nos images optiques, mentales. L'avancée ne se finance qu'à ce prix. Les pamphlétaires perchés sur le dos des chameaux montagneux, ne savent pas cracher aussi loin qu'ils prétendent. La folie du désert les rend prudents, les aspire et les fait se protéger, enrubannés de tissus sombres, et seigneuriaux, qui bien vite leur confèrent obligation de régir en tout-équilibre, malgré eux menés à la sagesse, qui, on le sait, est

toujours infante négligée, abandonnée dans la cour et le vent du trop grand palais français, infante qui, au jour de la dérive et de la détresse, émerge intacte de la boue des infamies perpétrées, et vient, immobile, muette, au secours des foules de malheureux reconnaissants, oui, elle se fait reconnaître, détruisant l'isolement et l'abandon, qui si rigide, pendant tant d'années, l'ont maudite, et modelée. Le peintre ancien, élève ou maître, ne livre-t-il pas au préalable un modelo du plafond projeté ? En ce bijou miniature, n'avoue-t-il pas sa nature ? Dans ce creuset n'observe-t-on pas une intention dépudiquement dévoilée ? Les couleurs et envies et obligations broyées magiquement, s'y assemblent, ordonnent, consistent en une chose intelligible. Nos actions nous suivent mais ne ressemblent. L'élégance empêche de sombrer, à la poursuite des avalanches, de montagne, de casser nos genoux dans les moraines, d'être charriés par les bonds et bouillons, des torrents sans contrôle, d'être couverts de l'huile d'une boue de delta qui succube, jambe après jambe, en progression d'homme en lutte visqueuse, parvenu au point où doit s'établir la décision, entre la fin, et la suite. Remonté jusqu'à la terrasse blanche du bloc affrontant l'échappée

marine, le claquement des drapeaux lui indiquera que ses contemporains n'ont pas renoncé à peupler, à sillonner, comme dans un champ profond fertile. Égrenez le chapelet de céramique vernissée, lisse aux doigts familiers, ou simple komboloï crétois, jeu de main, doigts, poignet, accessoire d'existence tranquille, en rues connues... Égrenez le chapelet, mot après mot, image après l'autre, désir après désir après désir et montée culminante au paradigme chuchoté, duquel on ressort âme trempée, corps perclus tatoué de mille signes, volatils, qu'une rasade bonne de bière fraîche ira ranger à l'endroit où rutilent en silences et secrets, les strates, étages et histoires du beau magasin neuf, ouvert à la naissance. On pourra ainsi choisir de laisser les rêves à l'air libre, en reproduisant à échelle réduite les exacts reliefs de la montagne rocheuse, se donnant ainsi possibilité de la caresser du doigt, aux endroits où le regard, dans le même temps, la caressera de l'oeil, sophistiquant et partageant l'expérience en installant la maquette sur une structure fixe, équipée d'un fauteuil dans lequel quiconque, s'installant, se trouvera en posture de bénéficiaire de la simultanéité du tactile visuel, et du tactile épidermique. Voici donc la fin de l'émergence d'une description technique

en un tableau de lignes, de traits, taches de couleur, tracées, déposées, sans autre contrainte que de se laisser être parlées. Émergence, récif, récit, dure pointe charpentée, maçonnerie qui se distingue dans le mouvement, libre de l'air et de l'eau... libres d'apparence car on sait l'influence calculable des courants, des masses froides, chaudes, des événements météorologiques et géophysiques. Tentons par ce qui est artefact, quoi qu'on tente, de simuler cet environnement où s'élèvent les édifices et objets pensés.



Les lamellibranches abondants sur ce littoral, contribuent à la salubre alimentation d'une population longévivante. Nul choix de vie dans cette obligation d'exister, dans cette négociation tendre et charmante, dans cette intelligente soumission, à ce qui vous domine, vous devient et que vous conduisez, selon votre guise amoureuse. Le canal Majeur ne s'agite qu'une fois l'an, quand les pirogues à sculptures dorées, y viennent en procession, et que la bénédiction de l'Impératrice rayonne sur les terres alentour, plaine de vergers sucrés, potagers gorgés de nourriture, de pourriture, subsistance qui jamais trahit son homme, pulsion de l'eau qui s'irrigue, loin dans les tissus, donne à respirer, remue les cellules, soulève, en effort commun, tous accrochés à ce sol où tous ont vu le jour, expulsés, accouchés, bourgeonnés, éclos, éclatés... mille doigts ouverts en pétales sous le ciel qui ne juge pas.

Les mystères des nouvelles religions d'Orient, la nuit, la lune, les femmes qui seules savent caresser, et trouver les plantes interdites, faire expirer, exhiler, soupiner, souffler hors de soi ce souffle qui est soi, sortir de la nuit, du jour, revivre et inciser la torpeur... nous sommes assommés d'images, de lumière, d'éclats de voix et d'eau éclaboussante. Épiphanie. Gloire. Noyau naissant. Flash. Pur blanc. Soleil qui demeure au midi, aube qui ne cesse en un long début sans nuits. Disparition des reliefs et des couleurs, brume lactée, évanescence... Le nouveau paysage du nouveau monde nous sera imposé, ni apparu, ni dévoilé, instantanément présent, vierge de nous, et faisant éprouver la richesse, et le poids, de l'héritage humain, de cet outillage mental, qui va nous guider, et sauvegarder, en ce lieu, où nul contemporain n'est ni ne fut. Nous construisons les premiers abris. Crusoés d'une planète. Colombes de notre vie. Laissons-nous coloniser, par ces territoires inconnus, n'espérons faciliter la tâche, en rencontrant les indigènes humains. Ces humains sont nous. Pas d'excuses, ni victimes, ni coupables... pas de sourires, absence de présents, éloignement de la fraternité. Nous voulons une planète propre, et vaste. Elle est à nous. Face à elle, nous dévoilerons notre

valeur, et nos pleurs et nos sourires seront les siens. Jamais groupe humain, n'aura tant été de même sang que le sol où il s'établit, propage, est bu, absorbé, nourriture nourrie, engrais volontaire, en porosité réciproque, anéanti, dispersé, dispersé – matière de matière. Au loin, l'île monte, grandie du soleil embrumé de l'eau-loupe, au loin grandie, monte de la mer, posée, ou alors... limite où l'eau cesserait ? Ton visage, à moitié levé à l'horizon, me regarde, avec l'air muet de tes sourcils et paupières, qui me laissent entendre ton sourire. Tu nais à mes yeux, mon été, mon amour, qui sait mûrir les grenades et oranges, regard qui donne confiance, et envie du labeur de la terre, et nous pousse à imaginer, les machines, qui allègent les peines. Les rêves marbrés n'ont pas la solidité des pierres, trouvées au creux des mousses des ruisseaux, nacrés par la pente et les sauts. Attribuez les bienfaits, de la remontée, aux amphores, qui pieusement, conservent le vin ambré, des pressoirs phéniciens, de la côte sud. Les fruits n'ont pas séché, malgré le temps, fluide, bonheur qui ne s'altère, désaltère, te soulève au plus haut des crêtes, de l'île allongée, endormie sous la chaleur, qui jamais ne la chasse, jamais ne l'atteint, et apporte au couchant, les couleurs

des bijoux, qui donnent aux femmes la fièvre,  
du désir, de parure. Et qu'elles dansent  
maintenant, drapées dans les étoffes à  
broderies, brillantes, le ventre pailleté de mer,  
et de sable, parfumées de la pourriture des  
raisins, abondants, au coeur du fouillis des  
vignes libres, et de l'odeur, des fleurs de  
lauriers roses, humides, fanées.



Tombés et tombant du ciel, aux corolles accrochés, comme des bretelles, lâchés, largués, abandonnés, à la guerre terrestre, mitraillant, mitraillés, déchus à coup de fourches, poignards, cailloux et vieux fusils, lambeaux accrochés, chiffons de 1941, carcasses, ligotées, le nez dans la terre de Minos, affalés, jeunes hommes, vaporisés par une main lointaine, enfant qui n'eurent pas imaginé cette vie adulte, sans gloire, probité, amour, victoire et liberté. Cette vie de coléoptères épinglés, de graines emportées, au hasard semés, comme la dispersion d'une fleur de pissenlit, soufflée en riant, menues miettes saupoudrées, condamnés ces jeunes gens à la pendaison, puis à la course éphémère du gibier, chassé. Il en est d'autres qui, aux frontières de la forteresse unie, de la Communauté, viennent, mouches, moustiques, se cogner

contre les vitres d'un agrégat de pays, vieillissants, refusant à contre-histoire, l'apport de jeunesse... Si pas morts noyés, encagés dans les murs durs et expectorés, déféqués au loin par avions cargos, de viande humaine. Tradition chrétienne ? Racines stoïciennes ? Il semble, oui, c'est cela, que chrétienté chie sur son mythe, sur son Crucifer quand le pus jute par les trous de ses clous, déchet mort pour le salut de personne, sauf celui des habiles apôtres, représentants-placiers, et bonimenteurs, qui du supplice firent commerce, et pouvoir. Constantin, empereur touché par la grâce ? Voit la croix en songe flamboyant ? Ricanements, ou pleurs. Émotion de chromolithographie ! En vérité le Constantin fut touché, par nécessité de gouverner ses territoires, au moyen de l'outil efficace chrétien. Vite ! Redonner équilibre à l'Empire autour de Byzance, centre de gravité, économique, seul cœur battant, et l'habiller du nom de l'empereur. Constantinopolisation. Coup de gouvernail, qui propulsa l'empire romain jusqu'au cœur du siècle XV, là où son ancienne peau, païenne, polythéiste, annexe inutile occidentale, ville souvenir, ville musée — Rome est son nom — avait disparu, a-t-on coutume, d'inculquer, en l'année 475, sous la cruauté, de barbares anonymes, sortis des cerveaux,

journalistiques, des historiens du Second Empire moustachu, et barbichu, français. Vercingétorix, Alesia, César ! Exégèse abondante sur cette chute romaine, et si peu sur le fleurissement, d'Orient ? Fut-ce pour fustiger nos ennemis, germains, que, bientôt, les trois clashes, enchaînés, et conséquents de 1870, 1914 et 1940, allaient faire advenir la France. La chrétienté orthodoxe fut-elle concurrente ? La lointaine Byzance, ne pouvait-elle, être centre, de notre monde, nordique ? Trop négros, là-bas. Exotisme capiteux, compliqué, décadent, amolli, eunuqué, malaustère et clinquant... trop au trop au sud, pour la rigueur du froid, du corps, attaqué par le froid, et donc sous l'assaut crispé. Pays de chimères et contes, empire de marchands corrompus à nez crochus... religion dont les servants, libre du commerce, charnel, avec les femmes, niait la tradition monachique, des communautés masculines, et brutales, issues de l'antique nation grecque. Toujours guerriers ensemble. À la vie, l'amour et mort. Discipline pour soldats de ce Dieu, vite, imposé. Il fut moment de serrer les rangs pour gouverner, ces féodaux et leurs serfs. Moines-soldats installés dans le siècle, et grande campagne, de communication multi-support,

avec logo de croix rouge sur fond blanc. Les Croisades faisaient du défoulement. Et destruction, de l'ennemi-femme, neutralisée, animalisée, dépossédée, originelle pécheresse vouée à éternelle réparation, et repentance. Comment les femmes, de Byzance, vivaient-elles ? Mieux ou pas ? Je demande. Et nos reines, septentrionales, nos Brunehaut, qui rayonnèrent sur les hommes, en débandade. N'ont-elle pas prouvé la liberté possible, des femmes d'Occident, la où meurt le soleil. Les sources me manquent... et l'intuition, sans assises, est une piègeuse qui nous encourage, à caqueter : « Romancez, romancez... perdez-vous dans votre histoire, subissez votre vie, soyez ainsi, gérables. » Je me tais donc, sur le sujet, jusqu'à « plus ample informé », aurait dit un chef de bureau ministériel de la IIIe République française, sous la présidence d'un Grévy ou Sadi Carnot.



Les publics de rue n'ont bien souvent, pas de IIIe ou IVe chance. Le jaillissement prévu des cycles nous surprend, résignés à la lutte, déterminés, à chevaucher, le monstre venu, l'exterminateur arrivé, dont nous sommes emblème du commencement. Découpons le temps, inventons le chemin qui aurait pu devenir mille autres, par seule décision, de notre vouloir. Insatisfaits de nos petits mondes parallèles, nous voulons l'univers, par abolition des limites physiques, installant une permanence pour qui le temps est espace, aisément dilaté, en tous sens parcouru, abstraction, révisable, que les humains en grand nombre, tendent à confondre avec l'évolution du corps. Les Républiques, dans les rues, superposent leurs signes et monuments... alors que le café-restaurant des *Quatre Chemins*, demeure fidèle à son enseigne, longtemps

après, que le carrefour d'où naquit son nom, ait été remodelé, en giratoire à cinq branches. Le pouvoir naît, meurt, tandis que noms et mots, monuments tenaces, continuent de clignoter, balises fidèles aux marins que nous sommes. Le temps s'embarque à bord, et s'en remet à nous, pour amener à bon port. Nous voguons, portés par les vies et succès du moment, réglant nos gouvernails sur les cheveux libres des femmes, dans le vent. Électricité nous accompagne, devenue, élément du monde, comme l'air, l'eau. Monde, sauvage, biologique, géologique, dont nous découvrons, que nous, sommes auteurs maintenant, alors que pendant dizaines de siècles et siècles, cette vitale tâche, fut confisquée par l'idée de dieu, interdite par le pouvoir, qui en tirait avantages et avantages. Le monde est, notre, artefact. L'artificiel, naturel. Comme sont les mondes, où vivent, les fourmis, chiens, choux, fleurs, minerais, fer. Multiples et réciproques, façonnages, combinaisons. Nous sommes notre Nature. Comme la rivière qui creuse, son lit. Doit-on considérer que seuls, nous avons intention de faire ? Le mystère animal, végétal, minéral, nous entoure... et ne savons pas répondre. Nous en sommes, constitués, nous le, constituons. Mes lymphocytes ont-ils une âme ? N'est-ce pas leur

voix, combinée, aux autres, celles de mes toutes cellules, qui par ces lignes tracées prononcent des mots ? Je suis, matière, et pour moi, elle s'écrit, se décrit, s'inscrit. Les cris des moteurs, emportent loin de nos terres natales, arrachent au sol, et font approcher, au plus près qu'il n'est permis, les flammes centrales, de notre soleil, et montrent le toit des nuages, que si bien, sans jamais l'avoir vu, les peintres anciens des tableaux religieux, modelèrent, illuminèrent en rondeurs ombrées. Notre Grand Lampadaire insistant, à qui demeurons fidèles, confiants en sa longévité qui dépasse plans et prospectives. L'Unique Ampoule nous satisfait, insouciant, que nous sommes. Sainte Ampoule de l'Unique Empire Humain d'Orient et d'Occident... permanent, malgré les angoisses, et les séismes, et les sévices... Savant, toujours s'avancant vers les limites, où l'aperçu de sa propre image, le rend fou de rage, et lui fait briser l'optique, qui le contraint, et l'emporte en directions et richesses imprévues, vers la prochaine lutte, prochaine victoire de vitrine, éclaboussement de gerbes, de fragments solides et brillants, qui, soit, chanteront de multiples chocs sur le sol dur, sonore, et lisse, et resteront épars, petites pierres dures à sertir... soit, traversant le souffle, d'une flamme de jet

de pétrole, couvriront de rosée vaporisée, les  
corps des travailleurs, qui, dans la fange noire,  
luttent contre la force, oxydée, des vannes,  
contre l'intestin tubulaire, poutrelles-tibias,  
derricks, pylônes, où bande la force essentielle,  
de l'ancien monde pétrolier.



Huile suintée de pierre nauséabonde, grasse et chaude, comme sécrétion parcimonieuse d'une glande, sperme visqueux, et boueux, liqueur minérale, densifiée par l'alambic, géologique, originelle pourriture de vie, transmutée en sirop imputrescible, nourricier. Les kalachnikov qui dans la nuit pétaradent, et saccadent la musique de la fête, avec les claquements secs et chauds, chantent les malheurs et joies des territoires, aux sols nourris de l'humus liquide, de ce sang plus précieux que le nôtre. Lacs opaques à nos yeux cachés, nuits poisseuses qui en jets ambrés, lumineux, et tubulaires, finissent, raffinés, par gicler hors des gloutons becs des pompes urbaines. Bon whisky des traditionnels distillateurs d'Écosse, que la falsifiante promotion publicitaire, nous montre sereins, barbus, souriants, expérimentés et sages, dans la lumière filtrée de leurs chais,

centenaires. Avec des reliefs où les reflets, artificiellement magnifiés, ont la luisance des diamants des trésors d'aventures, scintillements, aux éclats étoilés, bain de lumière voilée. Faux ! Tout cela est faux ! Faux de la Mort. Qui nous tue, d'ébriété frelatée, de promesses jamais tenues, de ponction, liposuction de valeur monétaire, laquelle est, n'oubliez pas, concrétisation de temps de vie, arraché à vous, ou bien à d'autres. J'achète la baguette de pain, 90 centimes d'euro... Je t'achète les secondes de la vie, que tu as passées à fabriquer cette baguette. N'entendez-vous pas les médias électroniques et papetiers, jeter l'anathème sur les « grands patrons », qui « gagnent » en un an, l'équivalent de 23 000 années de salaire, d'un homme ou femme rétribué à hauteur de 1 100 euros mensuels ? Nous sommes, cette réalité. Comme si « grands patrons » et « gros actionnaires » mangeaient la vie de millions de personnes... à tel point qu'ils en sont « grand » et « gros ». L'ingestion des « petits salaires », apporte force et bien portance. Oui nos vies ont une valeur, monétaire. Oui, et oui... Le marché, comme celui des esclaves des temps anciens. Quand, enfin, les besoins essentiels de l'Être humain, seront-ils déconnectés de la monnaie ? Je dois

naître avec le droit inaliénable, à être nourri, logé, éduqué, soigné, toute ma vie, en pleine et entière « assistance »... en plein essor et partage ! En pleine modernité ! En pleine civilisation... Nous, stupides, arrogants, incapables de donner à l'individu ce que des tribus, « primitives », garantissent à leurs membres. Et nous, vivant dans le village planétaire, où toujours et de nouveau, sans cesse en retour, la nécessité de subsistance et protection physique, fait naviguer les gouvernants-gouvernaux, où toujours gouvernants et gouvernés s'unissent, dans la solidarité consubstantielle à leurs fonctions. Accès au pétrole, énergie, richesses minières... l'économie est bien le dos de la grosse baleine, métaphysique, sur laquelle nous valdinguons, emportés, malmenés, éjectés. C'est ce corps mastodonte, qui pulse les courants de l'humaine culture, l'entraîne, précipite, en navigation rapide. Domptage, de l'animal ! Qu'il nous mange dans la main ! N'oublions pas de dire que la grosse bête s'alimente aux techniques et sciences. Malgré nous, ou pas, on dirait, que, oui, nous sommes maîtres du monde. À la fois géniteurs et tissus cellulaires, de la baleine-monde. Elle monte, monte, émerge, plonge, et nous fait ployer. Illusion de croire qu'un jour

viendra, le jour des dettes soldées. La main qui fait mouvement pour saisir l'objet, ne possède pas l'objet. La fin de la dette est fin de la marche en avant, fin de la confiance, et de la certitude en nos capacités. Endettez-vous ! Aspirez l'avenir au creux de la main, et serrez, modelez. Jusqu'au jour où, ivre, shooté, envoûté, vous étoufferez le présent de la vie, et ne paierez plus qu'en douleurs cardiopathiques, dans un univers de poids pesants, promesses et reproches, et d'impossible repos. Endettez-vous, mais soyez forts et maîtres, du grand cétacé.



Sultane plaquée au sol volontaire, en joie de fraîcheur dallée, pas touché par l'air dehors, brûlant. Tiédeur de l'eau des bassins. Cigales qui s'agitent, et font leur bossa. Les carrefours de noeuds, de tuyaux noirs, pris dans la masse des vannes bleues, à cadrans aiguillés, distribuant irrigation sous oliviers, raisins et longues serres de plaine. Sultane seule se moque du jour, avec l'amant, dans l'ancienne demeure vénitienne, dont les murs jamais ne succombèrent. Elle est à moi, cette femme qui est venue drapée, avec les plis nus de ses hanches, le brillant de l'étoffe perlée, gaze pailletée et accrochages de sequins, et chaînes dorées jamais immobiles. Statue d'étoffe et de chair vivante, apparue à ma mesure, au sourire foncé, aux yeux noirs dessinés, archétype de déesse en sari, mains baguées, alourdies de bulbes précieux, enchâssés, en ciselures intelligentes, et civilisées, par les siècles de

savoir et histoire, que notre Occident, à peine sorti de son ethnocentrie, a si longtemps méconnu. Notre regard tue le monde, efface et rend muet. Nous mordons la chair, et massacrons les organisations, subtiles. Jamais ne comprendrons le système tribal complexe, qui unifie, l'archipel... Notre quête de l'unique roi, n'a pas abouti, et l'énigme demeure. Vivante, dans la terre où les pioches et outils de terrassement, risqueraient de la blesser. Dieu la bénit, et la protège. Sa tête, attentive et souriante, auréolée de cheveux de verdure, en déroulés cascadants, aperçoit bien au delà de derrière moi. Enneigée de tissus précieux et fins, elle prend plaisir à me savoir admiratif de la caresse de sa peau par l'étoffe, aussi légère et insistante, que celle de ses doigts fins, délicats, et précis, accompagnés de l'habile souple poignet de bracelets ornés, qui, sur moi, et ainsi me terrasse. Et, maintenant, voici une lectrice russe, blonde, attentive aux caractères cyrilliques, assise droite, femme d'un monde lointain, sublime porte, ouverte sur territoires qui dépassent, confinant à la Chine et aux terres gelées d'Amérique. Chaleur des yeux pâles des pays froids, rose de la barrette dans cheveux d'or, bandes rouge et blanc du noeud de foulard au col du vêtement... reviennent

ainsi de loin les multicolores vêtements, du folklore ukrainien socialiste. Cheveux d'un doré ancien, nuancé des contours, creux et reliefs, d'un cadre d'une époque impériale, ou plus simplement, vigueur de la couleur des blés couchés, volontaires, sous un vent, sous une pluie. Caresse, d'une main atmosphérique, phénomène de nature imaginaire, univers où les fées viennent te voir, espionner, observer, évaluer la prise, et se concerter. Bienheureux auditeur, de la musique de leurs chambres, où le corps des instruments à courbes lisses, donnent leurs âmes, se mêlent en accords de couleurs, à textures touchables, offrent à toi la construction d'entrelacs, de cordes et ondes, soufflées, de voix qui s'agrippent, s'attrapent, montent comme lierre au tronc du grand arbre, et te font forêt, pays où la marche sans fatigue t'est possible, pays qui avance autour de toi, où tout ne cesse d'éclorre, de cingler, cascader en reflets de bois et cuivre clair, en coups de têtes de peaux tendues... c'est un buisson, inextricable, qui parviendra à délivrance, à donner l'explication qui te complaît, te crochera les pattes, te fera tournebouler, giflé, saigné, percuté, et te portera, jusqu'au bout, secoué, sauvé, secoué, aura joué de tes organes comme

du meilleur instrumentarium, dont jamais de ta  
vie, ne disposas.



La nef d'une église à charpente de bateau, ancien, n'est-elle pas intérieur de thorax ? et les piliers circulaires des artères ? Tous les temples de toutes religions ne sont-ils pas lieux de la Respiration ? Où l'on tente, dans ces bâtiments, de nous emmener au plus loin, sur des océans lointains, et profonds, comme l'inconnu de nos âmes, qui tourmente, manipule, se moque, de notre cécité, sous-dimensionnement, perceptif, cognitif. Baignés, roulés, portés, portés, rudoyés, flattés par le concours des circonstances, affamés, engourdis, anesthésiés... nous voici bien démunis pour comprendre, et faire de nous l'objet de notre étude. Il faudrait, que nous puissions, peur physique vaincue, catapulter nos corps par delà les remparts de la cité natale, et atterrir, contusionnés, groggys, dans une savane poussiéreuse, caressante de ses buissons

épineux, inhospitalière, à l'ancien Occidental  
aventuré, et pourtant dont, parfois, ses  
ancêtres sont issus. N'oublions pas... dans l'état  
de connaissance actuelle, nous disons que  
l'Homme est apparu sur sol d'Afrique. Tous  
négres ! Entendez-vous ? Entendrais-tu, Louis  
Destouches ? Par les tambours le message passe.  
Par les basses du dub, par les touches percutées  
de Thelonius Monk, par les containers plastique  
déchargés des bennes à ordures, par les cloches  
catholiques, de paroisses en paroisses, et les  
sirènes policières, ambulancières, pompières, et  
les klaxons automobiles les soirs de victoire de  
foot, et le mercredi à midi, les sirènes des  
mairies, et les explosions des feux d'artifice de  
fête nationale... parfois, nous entendons ce que  
nous sommes. Nous savons que nous partageons,  
le même temps, et ça ne peut faire au ventre  
que ces chatouillements d'émotions qui  
prennent les enfants quand la musique  
amplifiée de la fête parvient en avance, bien  
avant le virage de rue, de route, qui en  
dévoilera, vite, bientôt, les merveilles  
nocturnes et le coeur d'amour souriant. Des  
jours durs, parfois, où la force manque pour  
faire battre ce coeur du monde, dont nous  
avons la charge. Trop petits et recroquevillés  
dans un paysage qui nous ignore, déchets,

vestiges laissés par ceux précédant, partis ailleurs, plus heureux, ou morts. Trop petits pour grand large. Et pourtant... petits, et suffisamment mobiles, pour s'y promener, jamais n'être lassé, toujours faire face à l'invu. Élançons-nous, dans le terrain de jeu. Et fiers soyons, de notre modeste dimension. Quel poids déjà ? 1/650000000e de vie humaine? L'aspiration à la grandeur vous tasse, vous enfonce dans la feutrine grenat, d'une boîte de bois laqué. Au musée, mort ! Domestique usé par vexations et coups, rongé par l'état de convoitise, enfermé dans l'inespoir, complice de son bourreau, chair vivante économe, suspendue dans son vieillissement, fragile enveloppe, sans bougement. Où sont les rides et la blancheur ? Seulement de la cire, froide, qui se conserve en sacrifiant, ses organes. Qui aime entretenir les chapelles, ou régner sur les longues tables des conseils d'administration, ou alors arpenter, ordonner les bibliothèques, les archives, là où s'installe une éternité, entre parenthèses, provisoire, à l'échelle du grand temps. Vous trouvez que ça souffre, trop ? Tangages, tournis, épuisement ? Il faut avoir le courage de fuir. De s'échapper, comme l'eau torrente. Ça remue, ça serre la tête, ça tue ? Refusez et prenez le maquis... sans même,

bouger. Autour de nous la jungle hostile, anarchique, insensée, contradictoire se retirera, un ton plus bas. Votre coque spatiale, est à construire, et enforcer. Zone poreuse, d'échange filtré, impossible chemin direct, vers le noyau. Être bien assis en soi, et avoir l'expérience, pour considérer, envisager, projeter, accepter, recevoir, et, reposé, avoir don de la force de don. Votre toute bonne vie, qui traverse le tamis, et va rayonner. Le monde géométrique est trop grand, alors tu le fabriques. Ta maquette, petite, est une grandeur humaine.



Le tchou-tchou, n'est pas à prendre à la légère. Attention, aux innocentes figurines, installées aux fenêtres des wagons. Voyez, comme la barrière du passage à niveau, s'abaisse, vite, et précisément. Électricité, là-dedans. Et d'où viennent les affolants monuments, et immeubles, qui nous embrassent, et nous écrasent ? Ils viennent des maquettes des architectes. Attention, alors. Le petit paysage, peut faire bobo. C'est d'ailleurs pour cela que papa s'occupe d'installer, les branchements, électriques, et qu'il reste surveiller si tout se passe bien. Les bateaux en bouteille, peuvent-ils cracher des tempêtes, à la figure ? Ma voix dans la bouteille, sonne comme une prisonnière embaillonnée. Mais le goulot, attaqué par mon souffle horizontal, extirpe la voix du corps de verre gonflé. Tûût. Phon-hon-pp. Corne de brume, sirène de cargo,

partant, mélodie votive dans les sous-bois d'une terre paléolithique. Ou alors se fumer à grands poumons, un long, beau didgeridoo qui fait de toi un homme, un arbre, un langage, saccadement de bouche, qui impose le rythme, oblige à entendre, à bouger et aussi, à se faire vibrer, au ventre, puissant comme un caisson de *sound-system*, jamaïquain. Le tremblement de terre, est ton corps. La grosse boule te supporte, donne attraction qui tient en place, indique les actions qui élargissent l'espace, remue ta tête, la fait gronder de tempêtes, qui obligent à surnager, chercher l'air vers le haut, lutter sans autre effort, que la peur de mourir. Tu es soutenu pour parvenir à échouer, sur un sable gravillonneux, de plage volcanique, où personne de ton clan, n'est là pour t'assurer. Sable noir sous ta blanche peau, de noyé, sauvé, emporté dans la torpeur, charmé, par le soleil, flegmatique, soigné par le vent de l'intérieur des terres, léché par un cheval, abandonné après le tournage d'un film déficitaire annulé, bête pieuse, qui reconnaît un homme en besoin de réconfort, te levant ainsi après 17 heures de sommeil, debout face au large agité, comme une écharpe de soie de femme, qui t'échappe, et toi tu te sens la force d'un géant, d'un héros de mythe grec, décadent,

victorieux du combat qu'il n'a pas cherché, nettoyé, purifié, vidangé des peurs, des remords, des doutes, et des petites voix accusatrices – de tous ces petits criquets – enfin seul avec soi, maître du silence et du bruit, dont la parole pensée, donne son nom au paysage, et en établit les entrecroisements croisés, de significations. Comme te voici riche, contemplateur de cette jungle, cette masse vivante, qui est ta tripe, et ton voyage de rêve nocturne, où dans l'écheveau, fougueux, rebelle, se cache l'idéal, un repos, un lieu d'amour secret, idées, sentiments tournoyants emmêlés, touches et traînées de brosses, polychromes, qui donnent au regard la liberté d'entrer, de circonvoluer, et d'à son tour, participer, à la vie végétale de la belle masse, de la trouée merveilleuse, où tous les temps se valent, se contredisent, et dansent ensemble.



L'eau stagnante, saturée d'algues, n'appelle pas plongeon du corps, mais questions des yeux qui cherchent à comprendre, les profondeurs vertes foncées, où le regard voudrait descendre, se faulant dans les végétaux, subaquatiques, si nombreux, que l'eau devient presque solide. Avec de larges palmes, on marcherait à la surface. Ou alors, faudrait-il être, menu fretin, pour aller naviguer touristiquement, et admirer, admirer, les gorges et vallées, dessinées par cette végétation, des profondeurs, atteinte incomplètement, par les rayons obliques de la lumière. Paysage à pans, multiples, animé de chapelets de bulles, joyeuses, car l'eau de la source est, gazeuse. On voudrait manger ces molles tiges tordues, tarabiscotées, de rhubarbe d'eau sucrée, ces confiseries translucides, et gélatineuses, en craignant cependant de n'y

trouver, finalement, qu'une saveur douceâtre, fadeur dégoûtante de putréfaction lente, de tissus végétaux, en formol, aqueux. Guirlandes festives, rituelles, enchantées, qui pourraient être assemblées, en utilisant algues et plantes. On imagine ces festons naturels, ponctués de calices de nénuphars, blancs. Mais pourquoi célébrer, pour célébrer quoi ? La visite en cette forêt, d'une sylphide RnB, tout en gloss, et vêtements plaqués à sa peau métisse, ondulante, ployée à la pulsion de la machine, rythmique, élaborée par le producteur dans le studio ? Plis du ventre en torsion, torse et poitrine et seins, collés par la seconde peau d'un maillot d'athlétisme, en tissu de mailles poreuses, parcouru de motifs parallèles, bandes monochromes, étagées, déstructurées par l'insertion d'un éclair vert, fluo, traduction graphique du *power* électrique, de la musique de danse enregistrée. Où même une trompette, sera, elle aussi, électriée, n'échappant à l'influence de l'époque, où nous baignons, tous, certains pourtant s'y refusant, sanglés et verrouillés, dans des scaphandres menacés par le risque de sectionnement du tuyau d'alimentation en air, menacés par la possibilité d'une fuite, et l'irruption de l'eau, à laquelle ils ont tant essayé d'échapper. Mais voyons, c'est

en imitant le milieu ambiant, qu'on parvient le mieux à s'y déplacer, et en sortir... d'où l'avènement du scaphandre autonome, et des plongeurs, appelés dans les anciens films d'espionnage, du siècle 20, les « hommes-grenouille ». La palme, à l'inventeur de la palme. Et la mise au point des bouteilles d'oxygène, portatives, ne fut pas une bouteille à la mer. Victoire sucrée, salée, marine... Le pompon ! Caresse, d'une trompeuse anémone. Car les nouveaux plongeurs, sans défense, sont nombreux, à servir de plat de résistance aux requins gourmands, amateurs de nourritures aquatiques, pas du genre à laisser leur assiette, pleine. Coquins de squales, toujours à l'affût d'un bon coup de carnage, petit rodéo naval, où ils engloutissent, tout. Ne parle-t-on pas d'estomacs requins, d'où les pêcheurs font extraction, de montres – de plongée – et cartes bancaires ? Vivants coffres-forts, et en plus, qui donnent l'heure, transposition biologique, des voraces distributeurs de billets, qu'on croise postés aux carrefours de nos rues bancarisées, où, nous autres, pauvres pingouins gelés, risquons, chaque mois, de voir notre petit rectangle de pouvoir plastique, se faire happer par les fentes édentées et muettes, impassibles regards plissés, de vieux loups de mer ou

Indiens des plaines, qui guettent sans même y prendre garde, nos défaillances financières. Après, c'est la faillite, la saisie de nos belles vaisselles de mariage, la reptation de bureaux d'allocations, en centres de formation, situés en périphérie, où nos rêves de propriétaires se dissolvent, dans les gaz toxiques, du trafic automobile, de la contrebande volatile, des crédits, auxquels on finit par ne plus croire, infidèles produits boursiers, mauvaises actions, pénibles obligations, nuisibles bons du Trésor, qui donnent accès à des coffres bourrés de plus de vide, qu'ils ne peuvent en contenir, bombes à implosion, plus puissantes que notre colère. Si nous ne sommes pas morts, jetés du haut d'une falaise de crédits, nous trouverons consolation dans les grosses pâtisseries, au chocolat, enrobées de crème glacée volumineuse, creusant ainsi notre tombe, et le déficit, du système de protection sociale, de notre pays, filet criblé de trous, à travers lequel, nous chutons en silence, nous, « paniers percés », que l'opinion vilipende.



Et pourtant, tout anonymes et défaits que nous sommes, les mailles du Grand Réseau Mondial, parviennent, sans effort, à nous retenir, jamais nous lâcher, extensibles à l'infini et bien au delà de notre mort individuelle, et physique. Pardi ! Le web, fut conçu pour survivre aux bombardements les plus violents, de la pire armée moderne. Bombardements de fer, de feu et de particules. Moins redoutables, que les attaques logicielles, à coups de bactéries électroniques, de vers binaires, de virus américains, de *spywares* de Russie, de chevaux de Troie en bois numérique, et toute une cohorte de créatures grimaçantes, et infectieuses, dont l'affection désobligeante dérouté le silicium, le distrait de sa vocation austère, et rationnelle, et le défigure en malheureux zinzin, qui propage la mauvaise parole. Effraction dans les salles silencieuses, et

ordonnées, du microprocesseur, temple-roi de la carte-mère, où les valets véreux, détournent les stocks de richesses, au profit de leurs amis trafiquants, capitaines défroqués, déserteurs barbus, et engraisés, qui font commerce de datas et festoient le soir sur les plages, à la flamme des feux de pétrole. Super Mario, le plombier rigolo, pourra ne rien faire contre ces boss effrayants. Il crashera ses cinq, dix ou quinze vies, et le jeu sera, *over*. Échec de la procédure de sauvegarde du monde gentil. *Data overload*. Panique chez les persos, plus question de lol ou de mdr. Aucune *data recovery*. On se dirige vers le *reset* cosmique, pas drôle du tout. On va se faire vider, d'un coup, de notre substance, et on sera des sortes de gants de ménage, flasques, recroquevillés dans un coin, on ne vaudra plus un centime, et aucun banquier, même le plus avide et inventif, n'acceptera de prêter vie. Avec nos coffres de remords, nous irons tenter de renaître loin d'ici, sur le tracé d'une autoroute en construction, essayant de faire tirer notre petit chariot ridicule, par les camions de chantier, essayant de traverser les collantes terres labourées, jusqu'à la ville provinciale, annoncée par les flèches de sa cathédrale, verticales à l'horizon, où nous parviendrons à décrocher une audition,

à l'opéra local, ne déclenchant hélas, que bâillements, chez nos auditeurs. Nous aurons consolation en acquérant, grâce à des pièces, pêchées dans la fontaine votive, du jardin de l'évêché, quelques sucres d'orge faits maison, dans la pâtisserie de la grand' rue centrale, piétonne. Et pourquoi ne pas aussi profiter, de la monnaie qui nous reste, pour aller jouer une partie à trois boules, sur le vieux flipper *Star Treck*, du café de la place des Tilleuls, en face d'une Salle des Fêtes, aux vitres cassées, dont la porte délavée, placardée de vestiges d'affiches de cirque, et de minitel érotique, est verrouillée par une chaîne antivol, de moto. Les rassemblements populaires, ne sont plus d'actualité. La solidarité joyeuse, main dans la main, n'atteint plus les ciels orangés des crépuscules. Les artisans de la Crête ancienne, minoenne, ne pourraient plus aujourd'hui dessiner leurs personnages qui font la ronde. Le couple amoureux, qui forme un cercle, anneau de chaîne, voici donc la seule irréductible ronde qui nous reste, repliés, collés, embrassés, fort serrés l'un contre l'autre, pour éloigner le monde ravisseur, couple fou de joie cannibale, et d'intense douceur, subtile inhumaine, acharnés à l'impossible, à la dégustation, réciproque, d'où naissent parfois les enfants,

qui formeront le cercle d'une famille, ronde joyeuse et disparate, qui, oui, tournera gentiment, comme planète petite prospère et cultivée. Ballons en multitude, colorés, projetés entre ciel et terre, et rebonds, rebonds et rebonds, tandis que dans les pimpantes maisonnettes, vivent paisiblement de mignon ours bipèdes, cheminant benoîtement dans des chemins creux, bordés de fleurs, au son d'une fade musique, de synthétiseur en sourdine. Le petit peuple des animaux enfantins, s'éloigne vers l'aurore, en se dandinant, laissant seul dans l'avant-nuit mauve, et sanglante, des ciels de fins de batailles, d'apogées d'épopées, de débâcles militaires, héroïques et polydivines, brocante, grandiose, de mourants entassés en vagues diluviennes, enroulements d'étoffes nuageuses, où toute douleur, souffrance et agonie se tendent et convergent, sur le sujet central de la scène, cet homme au torse musclé, zébré de blessures, qui, au moment d'exhaler son dernier souffle, proclame la grandeur sacrée, de celui qui n'a pas refusé, de s'immoler. Panorama chrétien, où le vaincu est en gloire universelle, délire contrenaturel, vision de fervent croyant, sous drogue dure, idolâtrie de l'échec et de la douleur, où la trame de l'âme humaine se découvre à vif, où

les prosélytes du culte, croient pouvoir prélever les échantillons de vérité, qui les portera vainqueurs, dominants, au coeur même du chaos du monde. C'est la transcendance, qu'ils promeuvent. Crucifions nos corps impurs, pour que nos esprits saints, s'élèvent dans l'éther, et plus jamais ne soient soumis, aux obligations dégradantes, des actes matériels.



Ascension, nébulisation. Offrande au plus haut des cieux, là où même les chars des dieux antiques, ne sont jamais parvenus. Dissolution, absolution, conclusion éternelle, repos d'outre-la-tombe, abreuvé par lumière incertaine des lointains soleils, flammes de briquets, à essence, allumés, un instant, par marins fumeurs solitaires, au bord d'un môle inhospitalier, souillé de graisse et pétrole et rouille vive, parsemés de structures et machines métalliques, délaissées, mortes, malades... Surexploitées, jamais repeintes, outils méprisés par des hommes, déjà eux-mêmes trop maltraités par travaux de mer, frères littoraux des mineurs du Nord et de l'Est, viande à vin rouge, à bière, à liqueurs fortes et alcools, blancs, chair à canons de la guerre permanente, celle qui nous apporte confort, chaleur et nourriture... Jamais gratuitement, car le gratuit

est inceste, déviance, qui met hors d'équilibre le bon échange, et ainsi pervertit la saine vitalité, qui porte la race humaine. Donner sans retour est une anomalie, qui toujours finira par trouver, son châtement. Donner sans retour, mon ami, c'est prêter l'argent que tu ne possèdes, creuser ta dette, gonfler ton débit comme une glande menacée de cancer. C'est te faire grandir, inconsidérément, jusqu'à devenir idole de dimension atmosphérique, mince prophète de carton, maladroit dans le vent, que l'ange et la tempête puniront, bien cléments, s'ils en laissent le contenu d'un petit bol, deux-cents grammes de bouillie grise et glacée, régurgitation d'un animal, à qui la faim extrême, a fait ingérer, n'importe quoi. Comme les débris, de papier, et les datas inutiles, qui furent laissés par l'ouragan boursier mondial, aussi violent, puissant, que la volonté de d'imagination humaine, crise de génie, hypnose par la grandeur, constructions mathématiques probabilistes, oeuvres de l'esprit qui semblent nouvelle biosphère, nouvel environnement de vie, et de mort, pour les milliards d'indigènes terriens. Dangereuse obstination du cerveau, qui parvient à faire advenir l'inexistable, à rendre matériel, ici et maintenant, ce qui ne peut survenir que dans le futur, à bousculer

l'ordre du temps linéaire, par la puissance du crédit, et de la répartition des risques, révolution néolithique financière, où à partir de l'unique graine, on parvient, en quelques saisons, à faire monter les hectares de blé opulent. Encore du crédit, encore de l'ingénierie financière, encore de l'imagination, de la complexité, de la démultiplication, de l'audace... Jusqu'au point, ultime, où l'argent sera volatilisé, ne sera plus que fiction, planant dans un espace indéfini, abstraite référence, qui cessera de peser sur les existences. Trop d'argent tuera l'argent, et lui fera gagner un éternel paradis, du haut duquel, cet argent protégera les entreprises humaines. Devenu Dieu, esprit saint numérique, il nous aura libéré de sa chair, et enfin, nous laissera devenir grands, en compagnie de nos soeurs machines. J'attends le jour, où je pourrai payer ma maison, avec un emprunt sur 250 ans... Invertissons les critères de temps, et de causalité, diluons l'argent dans l'infinitude, poussons-le, au bout de sa logique. Libérons-nous des poids archaïques du désir de propriété immédiate, et entière. À leur tour, nos enfants emprunteront sur 1 000 ans, pour honorer les dettes que nous laisserons... qu'ils pourront vendre aux négociants en crédit... La folie mathématique

est sans limites. Et nous survivrons. La Grande Fiction monétaire et financière, est une pâte souple, ferme, étirable, jamais sèche, qui épouse les formes de nos vies, s'y adapte, les tapisse, y adhère comme film de crème qui protège la peau. Perfectionnons l'argent, encore et encore des essais, des tentatives ! Jusqu'à le voir s'autocannibaliser, ou qu'il mute, et appartienne aux fléaux, des siècles obscurs, loin derrière nous écoulés. Idéal, utopie. Dystopie. Délire. Et alors ?



Le réel, savez-vous, est simple résultat de la soustraction [*idéal – possible*]. Sans idéal, monsieur, pas de construction du réel... juste, la gestion. Restez vivre sur votre vieux plancher, vermoulu, que vous réparez, restaurez, rafistolez, et puis un jour vous rejoignez le plancher... en petite poussière, vous tombez avec lui. Et vos successeurs, pragmatiques, continuent de rafistoler, de remplacer à l'identique, jusqu'à rejoindre, eux aussi, les petits restes de poudre de bois et d'os, qui traînent au rez-de-chaussée, entre les pavés de l'écurie, là où s'agitèrent autrefois, pendant quelques nuits, les soldats qui réquisitionnèrent le bâtiment, soldats engagés avec leurs chevaux, dans une diversion, une contre-attaque, ou une retraite, ils ne savaient pas, une chorégraphie confuse, heurtée, dirigée par son mouvement, par l'aléatoire combat, par

l'absurdité des ordres contraires, imprécis, par le ressac des fuyards en uniformes, par les voitures civiles affligées de valises, et de ballots de drap, arrimés sur leurs toits lisses, avec des entrecroisements de cordage boursouflé de nodosités disparates, improvisées par des mains inhabiles, fébriles. Tout un pays qui se libère dans la défaite et avoue son refus du combat, pressé d'obtenir le statut de territoire occupé, pour que la vie d'avant-guerre puisse enfin, de nouveau, s'installer. Laissons-nous soumettre par le démon, tentons de lui complaire, pour continuer à vivre dans le confort de nos vies entamées. L'esclavage, ou la boucherie ? Le choix, s'il existe, est vite fait. Rampons et survivons. Mais attention, sous le joug, notre sang, animal, risque de souffrir. Et l'occupant verra monter une intolérable résistance, à son offre d'amitié, feinte ou sincère, ou les deux à la fois. Certains prendront les risques jusqu'à perdre vie. Les plus timorés seront acculés, à la désobéissance, à la dissimulation. Une bombe à longue et lente mèche, grossira, insensible au passage du temps. Quatre ans, quarante ans, cent ans, elle explosera de façon certaine, pour fleurir un jour, et envoyer au vent, ses fertiles étamines, dans le feu, le sang, le fer, les larmes... ou dans les pleurs de joie d'un amour

longtemps retenu, qui enfin, trouve ses mots, sa voix, et emporte tout sur son passage, noyant les rusés, les méchants, les prédateurs, les envieux, les désemparés, les inquiets... les imbéciles, dans un lait de béatitude, et d'humanité instruite, bienveillante. Cet espoir à ventre d'argent, bondira le long des cours d'eau, projetant alentour des scintillements, qui traceront des pastilles de lumière, sur les fronts des enfants jeunes, ainsi touchés par le signe du meilleur, au moment où, dans les jardins, les cours, les rues, les squares, on les voit, ces enfants, actifs, et affairés à creuser des tunnels pour les billes sous le sable, emplir des seaux devant la fontaine, courir après des balles capricieuses, faire voler des cerfs-volants modestes, hésitants et tenter de faire entendre raison, à ce nouveau monde extérieur, dont ils vont devoir, à devenir les habitants amicaux. Sans méfiance ni répulsion, devant la boue, les branches griffantes, les fourmis en colonnes, ils se ruent sur le monde, goulus, joufflus, encore enrobés par les bourrelets de l'âge néonatal. Ils zigzaguent, erratiques, affamés, titubants de curiosité de tout voir sans cesse, partout, en déplacement continu, grisés de sensations et d'objets nouveaux, renvoyés joyeux d'un bord à l'autre du ring, par les cordes élastiques, mais

aussi petits papillons libres de butiner, sans route tracée, et toujours avec un grand sourire de bouche qui permet d'avaler le monde, d'aspirer, aspirer, pour faire carburer, à l'intérieur d'eux, la petite chaudière à bonheur, et à jeu. Regardez les joues rebondies, de ces petits mangeurs de voir, d'entendre, et de toucher. Ils se jettent, s'ébattent dans le bain de l'air léger de la vie, qui commence à chaque seconde... en état de perception ouverte, pas encore gauchis ni contractés par le rôle qu'il vont devoir désormais, prendre, pour assurer la fonction productive à laquelle, dans le futur, la conjonction des intérêts, et des réalités, ne pourra les soustraire. Mais ils seront féconds, et leurs nombreuses familles grandiront, dans des vallées intoxiquées par les nouvelles industries, et, les yeux rougis de larmes, ils descendront dans les rues, serrés en masse, foulard sur le visage, pour menacer les états pollueurs, et boycotter, massivement, démocratiquement, les produits des grandes firmes brûleuses, de climat, qui fondent la prospérité, de ces mêmes états.



Calottes glaciaires en reflux, continents réchauffés... Où ira-t-on, chercher l'écoulement d'eau fraîche, lustrale, que réclament les petits sanctuaires de forêt, où revivent les défunts en floraisons périodiques, de massifs de fleurs aux teintes passées, insistantes, et visibles, comme pages de journaux anciens, où bonheurs et espoirs du futur, se laissent, fugitivement transparaitre, territoires sauvages, de chevelures végétales emmêlées, de masses forestières opaques, où le soleil ne pénètre, hirsutes plaines, où s'affrontent les herbes disparates, où les fleurs géantes à visages parlants, aux tiges noueuses, comme troncs solides, récitent, en litanies, les conversations humaines, du monde entier, ne peuvent se taire, ne répondent pas, aux questions des explorateurs, et jamais, leurs voix ne restent, fixées, sur les appareils. Les plus sensibles

enregistrements, ne restituent de leurs paroles, qu'un léger bruit de souffle, uniforme, voix éternelle originelle, de la vie, qui ne dit rien, et nous laisse, en solitude, avec notre confusion mentale, abrutie, assourdie, saturée par la densité des mots, obscurs essaims d'insectes enfermés. La sève de ces fleurs parlantes, est silence, absence — absolue — d'intention, existence qui ne peut se constater, elle-même, principe vital, puissant, présent, en fonctionnement, par quoi nous sommes animés, et que nous croyons, nommer, étudier, infléchir. Mais ce nous-même, sourd et muet, nous dépasse, et nous porte, n'est pas un ami, pas un ennemi. C'est le neutre. Il nous est. Nous le sommes. Impossible objet, qu'à distance, jamais, ne pourrions examiner. Comment en effet la pensée peut-elle se saisir, sans, par cette saisie, modifier ce qu'elle est ? Pour accéder à cette opération impossible, devons-nous élaborer la machine, assistant objectif, déconstructeur des paradoxes qui fondent les édifices de nos vies entières ? Nous pourrions alors partir, bâtir des pylônes de béton, monumentaux, sur les rives sauvages du Fleuve Jaune, constructions inhabitées, symboles dressés, de notre savoir, de la règle nouvelle qui soutient pensée. Nos âmes, nos peurs, nos

ignorances, nos crimes, siffleront dans les pièces vides, envahies par les vents, donnant liberté d'arpenter, les yeux grand ouverts, de bonheur glouton, tous les pays qui autrefois semblaient hostiles. Attablés sur un port ensoleillé, nous lèverons notre verre de vin pétillant, vers l'horizon, au delà duquel vivent les hommes, femmes et enfants, éparpillés, que nous aimons, et qui, à nos yeux, rendent hospitalière la planète de laquelle nous avons émergé. Organismes marins, éponges trempées de froid et d'ignorance, qui hissèrent leurs corps sur le chaud des jungles, entredévorent pour ne pas mourir, formes vivantes, ne sachant que vivre, et transmettre la vie, palpitations, claquements, réflexes, déjections, sécrétions, faufilements, éclosions, transparences, langues, mâchoires, queues, course, léthargie, hermaphrodisme, vigilance, vibrations, agitations, laitance, agglutinations, fuites perdues et aveugles, dans la gueule fétidienne du prédateur aux rangées de dents broyeuses, et sectionnantes. Ou simple béance, extension caverneuse et tubulaire d'un estomac souterrain, saturé de sucs, à effet digestif immédiat. Grosse guerre machinique, où les fantassins boueux, petits, et résignés, se laissent manger par les claquements de gueule

des obus qui tapent. Loin, loin, de loin, étaient  
les bals populaires et cabarets joyeux, loin,loin,  
de loin, sont, les boîtes techno pour jeunes  
Hébreux qui mitraillent au nord vers la frontière  
du Liban, à fond, dedans, plus fort encore,  
quand déchire le son d'*Iron Maiden* dans les  
casques des tankistes états-uniens— *upper  
lower class* – sur le sol d'Irak.



Bomb, bomb, sonne le pied sono de rap hardcore dans les boîtes de tôle des petites voitures noires de banlieue rapides, fenêtres ouvertes, les mecs vous balancent le lourd, cette puissance qu'ils cherchent, aussi, deux soirs par semaine, dans la salle de muscu. La voix de la basse n'est pas un son, c'est une tonne de béton, de bois, qui assomme, réveille, alourdit l'oxygène autour de toi, trimballe sa vérité installée, communique l'idée de la force et sa couleur, mur dense qui n'agresse ni ne ment, et donne à ton poulx, la bonne chaleur qui fait la vie des profondeurs. Ventre surpris et manipulé par la présence des basses fréquences, pas d'envie de guerre, besoin calme, d'un désir qui sait vouloir, marque sa place, emplissant l'espace qui semblait plein, sans crissements ni fusées, diffusion longue d'ondulations sonores arrondies, courbes de

femmes chantées par la voix, grave, d'un homme souriant aux souvenirs qui bonifient son corps massif, et précis, primate supérieur sophistiqué, assis sur une vieille chaise, au soleil, devant le bois de sa maison, posé sur la douceur du creux lissé des marches, concaves, d'un escalier de pierre d'église, de mairie, musée, foutrement insensible aux images brouillées, de téléviseur hertzien, haut-placé sous le plafond du café-tabac, oh vieux bègue, à clins d'oeil zébrés, fidèle transmetteur des combats de balle-au-pied des pays froids, sur les gazons lointains. Sous l'adhésif du ruban, sous les fissures et la crasse, le portable monobloc à fenêtre luminescente verdâtre, parvient à sonner, en la coque duquel un monde entier vient dire sa parole. Éternité du moteur, et de la carrosserie, de la voiture japonaise cuite et recuite des pluies et poussières, endurance du PC à écran cathodique jamais épargné par les canicules, d'un bureau de garage, couvert de bois et tôle. Quelle belle vie dure pour tous ces objets, vaillants et méritants, adoucis et dressés par la main des hommes et femmes, amour, négligence, lent savoir tranquille, calé sur le rythme véritable du temps, celui qui ne se gagne, ne se perd, tant il est plus respectable et affectueux, dans

l'écoulement lâché, et bienheureux, de son flot sans obstacles construits. Il se tarit sous l'intention, et ne prospère que dans l'ignorance, de sa valeur prolix, élastique, indulgent à ceux qui cessent de l'évaluer, soupeser, ausculter, négocier. Les pièces d'or posées sur l'ancienne balance d'orfèvre, jamais ne guériront les chagrins d'amour, des amants séparés, mâle, femelle, contrepoids l'un de l'autre, en équilibre instable, vivant, dans une tension venue du mouvement du désir, comme les ailes de l'avion, qui ne trouvent l'appui sur l'air, que par la vitesse, la propulsion, sérieuse et fiable, qui jamais ne trahit, et toujours dans le bon sens fait mouvoir l'aéronef en vitesse précise, entre les parois trans-luminescentes, d'un canyon logique, voie d'honneur ouverte à lucidité, long bateau qui transporte le paysage, et t'emmène, avec sa proue, bien au delà des entrelacs virtuoses, de tes poursuivants, front face aux cinq soleils-frères, qui fixent l'espace, dans un embrasement azuréen, où tu respire libre, et conquiers du regard, les avens circonvoisins, les continents que caresse ta pensée qui caresse et pense, époques apaisée, qui flottent, et attendent, que tu viennes donner l'écho de ta voix, l'éclat de des mots, l'envol de ta joie dans les ciels modernes, transparents, des

mégalopoles atomisées, disséminées en points de passages, acentrées, agitées et productives, dont le seul son lointain est un chant sobrement modulé, plus fin et doux, encore, que le souffle savant du joueur de ney, héritier novateur d'une tradition ténue, fil d'acier, d'orants en longues robes impériales, aux lèvres palpitant à peine, les odes envoyées aux profonds mystères, de la nuit, où vont advenir nos tentatives les plus sincères, où la révolution du corps parvient à nous dissoudre, et nous donner ainsi, notre plus sensible matière. Loin des appels indignes, et de la violence cupide, que sur toi déversent les haut-parleurs de radio. Rhapsodie de vils stimuli, qui s'abat en pluie grêlante, en razzias de viols pédophiles, jactant, de toute gouaille, de tout sérieux autorisé, braillards, nazis, nasillants, veules et obstinés, gourmands des croûtes durcies de ton corps malmené.



Entendez ces voix, scélérates crapuleuses, qui donnent, caresse. Qui donnent, bâton. « *Votre pouvoir d'achat baisse ? Il fond ? Chez Super-U, plus de 120 produits à prix sacrifiés !* » « *Entre la perte de pouvoir d'achat et le désengagement de la Sécu, pas facile de se soigner !* » « *Votre facture de chauffage vous fait hurler ?* » « *Découverts autorisés !* » « *Gratuit !* » « *Crédit de restructuration !* » Les vautours, sont là toujours, ils arrachent les morceaux, de peau. Ton colon, tes reins, ton coeur, tes rotules abrasées de stress et transports. Ce que tu croyais avoir sauvé. Ce que tu tentes de soustraire aux sinueux assauts de la maladie non remboursée. Tout se vend, surtout la crise. Mensonges... Fallacieux rêves chimiques. Et qu'annoncent les speakers, après les tunnels de pubs anxiogènes ? « *Le CAC 40 est en hausse...* » avec dans la voix, une

inhabituelle, légère, trace d'hésitation, de gêne, le début d'une montée de honte. Mais vite, ils sont remis en selle par le rythme des cotations, et le découpage, mutilant, de la grille des programmes. Une Grosse Gruge est en cours, de déploiement, dans l'infrastructure de nos vies, montant à la surface sous des aspects qui nous paraissent banals, fatals, nécessaires. La Crise, n'est-ce-pas monsieur ? Déflation, licenciement, suppression de budgets d'État pour l'éducation, la santé, disparition des plans de recrutement dans les entreprises, plus possible d'acheter son appartement, sa maison, les banquiers ne prêtent plus aux pauvres. Les professionnels de la finance, et des affaires, – pas mauvais gars, pour la plupart – socialisent les pertes, comme il se doit être dit. Grosse Gruge. Sous nos yeux. Ils ne recevront pas LA punition. Pas de fessée, déculottée. Les variables d'ajustement, ne pleurent pas chez eux. Elles ne sont pas eux. Elles sont : nous. Ouvrez les vrais yeux. Nous, nous, et nous. C'est nous, la majorité des citoyens – ou plus précisément – majorité des consommateurs, puisque la citoyenneté est, déportée, peu à peu, de la carte d'électeur, vers la carte de crédit, vers la carte, de défiance. Chaussez les lunettes d' *Invasion Los Angeles*. Citoyens

assommés, peuple en houle molle, des états démocratiques, de marché... On nous fait marché, à marche forcée. Mieux vaut pas penser aux habitants des régions pauvres, où nos industries minières, occidendo-centrées, s'arrangent avec la guerre et le népotisme – *real opportunities* – pour développer leurs activités. L'humain cupide, mangé de convoitise. Jamais rien ne sera opulent pour apaiser cette passion même si, en fin de vie, certains, s'absolvent, par la philanthropie. Faites se souvenir les documents d'histoire... Grosse Gruge en 1929, avec la guerre mondiale comme apogée, et instrument de redémarrage des économies. Les camps nazis, et ceux de la paranoïa russe. Métaphores mixées du monde à venir. Laboratoires d'essai. Gros prouts accidentels. Embardées de la grosse machine en cours d'élaboration. Le peuple russe attendait les troupes nazies comme des libérateurs. Le peuple allemand, attendait les Russes, pour la même chose. Grosse Gruge. Sous, nos yeux, en nous, avec notre accord, aujourd'hui, en 2008. La planète, harassée, est le seul garde-fou qui demeure. La limite absolue qui imposera le droit, le freinage à contre-cœur. Tant que la Terre est le seul espace de vie, l'*hubris* retombera, en bannière battue, assagie par la

brûlure du danger de néant. Quand les rats pourront quitter le navire, vers la nouvelle Amérique, extraplanétaire, la plèbe deviendra chaos de terreur, ou alors languissante masse amorphe... De Tout-en-haut, les Olympiens, les Captain Marvel, énonceront les ordres. Batman, Flash, Hulk, Spiderman et le cortège des autres divins, décideront le sort des populations de l'Empire, jusqu'en ses provinces mineures et reculées. L'essor des capitalisations d'entreprises épousera, les courbes corporelles de Wonderwoman. Les villes centrales disparaîtront, dissoutes dans leur propre expansion, reformulées en banlieues interminables, saturant la surface entière du pays, avec un semis d'habitats autonomes, en un réseau de peuplement, dont le *world wide web*, fut la matrice et l'agent, le laboratoire, la préfiguration électronique. Nous devenons le réseau, que nous avons construit. En l'utilisant, nous intégrons sa nature, nous en sommes l'incarnation, et nous voici messages nomades, paquets porteurs d'informations, partielles, ignorants du Tout auquel nous contribuons. Fin de la propriété. Nos maisons et nos biens, loués au mois, couverts par les contrats de maintenance. Notre foyer, est devenu notre machine de calcul et communication portable,

assistant personnel digital, *alter ego*  
électronique, baluchon, capital, patrimoine...  
dont les données, sont disséminées, autour du  
globe, sur des machines-serveurs anonymes, et  
non localisées. Nuage insaisissable de données  
que nous n'avons pas données.

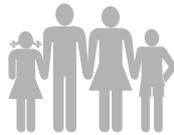


Notre vie se développe dans le recours à la prestation de service. *Homo faber* n'est plus. Homme-client qui ne produit, mais pilote, coordonne, les prestataires, qui configurent, la vie. Lui-même tirant ses revenus, d'une profession, spécialisée, prenant place dans l'offre mondiale, de biens et services aux clients. Fin de la société épargnante. Je loue ma maison, ma voiture, ordinateur, fauteuils... Mes objets ne sont plus moi. Je m'en distancie, m'en libère, tout en profitant de leurs bienfaits. Et je paie les prestataires avec de l'argent, qui n'est pas à moi, qui n'existe pas, de l'argent emprunté. Du crédit. Je ne gagne pas d'argent, mais j'ai recours au prestataire qui m'en fournit. Je ne suis pas possesseur de mon argent. Tout à la banque. Que reste t-il à moi ? L'essentiel. Ma vie, ma santé, ma vigueur, mon intelligence, ma capacité, à travailler. Je suis mon outil de

travail, je suis mon patrimoine... fini le temps, où je pouvais me cacher derrière mes richesses, mes possessions... rien ne m'appartient. Je suis seul, avec moi-même. Homme libre, debout, devant les territoires à parcourir, habitant, éphémère, des lieux de passage loués à l'année ou au mois... Je voyage dans une bulle-rempart, qui est mon foyer, que je pose partout. « *Wherever I lay my hat, that's my home* », dit la chanson de *soul*. « *Wherever I lay my laptop, that's my house* », dit la chanson de *nublu*s. Paupérisation ? Retour, à la féodalité ? Vies de journaliers qui louent leur force de travail, et persistance de la possibilité de propriété, chez les ultra-riches, uniquement ? La vérité future, ne se laisse pas si facilement attraper. Nous la produisons, sans la comprendre, et il nous faut, en élucider, les développements. Le langage et son arsenal de mots, arrivent après la bataille. Je post-conceptualise le monde, pour ne pas perdre pied, et me diriger de façon rationnelle. Pour dépasser, il me faut définir ce que je dépasse. Je fais sans savoir, mais si je ne sais pas, je meurs mangé, ignorant, embourbé, en état de terreur superstitieuse. Oui je peux prendre, fausse route. Mais on sous-estime alors, mes talents d'ingénieur, obstiné, grâce auxquels,

j'élargis, consolide, et prolonge, la voie nouvelle, malgré les montagnes, et fleuves, jusqu'au littoral désert, où, en quelques années, attirés par l'aubaine, les installations portuaires et leurs usines, viendront, s'agglutiner, tandis que, sur le tracé de la fausse route, grossiront, les villes-étapes. Je peux ainsi quadriller le plus grand désert, et le faire devenir la zone du transit, et des échanges, des hommes de la région, jusqu'au jour où, les mégalofoles, en couvriront tous les sables. Sous l'érosion des envies, des idées, des peurs et regrets, naîtront les immeubles zoomorphes, taillés dans le cristal de la roche. Colombes, chiens, éléphants et panthères, culmineront au centre des districts les plus actifs. Des représentations de femmes et d'hommes géants, monuments et immeubles plus immenses encore, domineront les animaux environnants. D'autres objets surgiront, comme cette viole de gambe de soixante étages, où siègera le conservatoire de musique ancienne. Parmi ces hauts édifices, au sein de la grande conurbation, l'homme saura, optiquement, retrouver son chemin. L'espace urbain cessera d'être muet sans visage, labyrinthe de répliques, trompeuses, horizon plat, de toits plats, accessible au seul voyageur, muni d'un outil de guidage, prison sans limites,

interdite au marcheur, et à celui qui aime voir, au loin, son prochain avenir. Au navigateur qui fait route, vers la bande pâle des côtes, du continent sur la terre duquel, au lendemain, du jour présent, il posera pied. Absent du passé, ce marin n'éprouve pas de nostalgie, délicate, en découvrant les murs en ruines des civilisations, déchues. Il en comprend le sens, et l'utilité, et ne se voit pas différent, de ceux qui en édifièrent, les constructions, et en façonnèrent, les objets. Absent du passé, il voit le présent, et ne s'éprouve nullement supérieur, aux vestiges laissés, par les femmes et hommes, défunts. Il déplore l'échec de leur survie, et se tient, attentif, décryptant les conseils et avertissements, laissés par eux.



La vérité, en les ruines dénudée, lui est utile pour élaborer les décisions et règles qui souderont le groupe des débarqués. Ceux-ci, dont la cohésion n'est assurée par le moule restreint des parois du navire, doivent eux-mêmes, devenir navire, en l'espace de la terre inconnue, et donc savoir ensemble se tenir. Instable terrain, aucun chemin petit pour aboutir à petite ville accueillante, aucun panneau, directionnel, en béton émaillé, pas de tranquilles pâturages où paissent des vaches blanches, pas de femmes souriantes à qui conter, fleurette, auxquelles caresser les seins lourds et jolis, plus doux que les joues. Pas de restaurant petit, offrant un menu de midi, à 9,90€ seulement. Le terrain n'est pas stable, puisque montagnes de l'horizon et plaine ouverte à leurs pieds sont en accumulation de déchets urbains, déjections désobligeantes,

d'une cité lointaine, installée à centaines de kilomètres, vers l'intérieur des terres. Des *mobil-home* en grappes méfiantes, attestent une activité de tri, et revente des ordures entassées. Ces familles de déchetiers, vivent, sur une fortune éternelle, qui ne fondra pas, sous le passage des siècles. Je crains pour eux les maladies nouvelles, intoxications, empoisonnements. Mais un dispensaire, installé dans un autocar, sans roues, distribue pilules et injections, quotidiennement, à ceux, qui partent fouiller les sols. Ils se souillent sous les rayons brûlants, des longues journées de cette zone de planète, où l'univers n'existe pas. Ils rêvent, à des heures de repos, sur les îles d'herbe douce, d'un vert frais et soyeux, aux reflets d'or, chaud berceau végétal, absent de leur paysage, où la verdure seule qui tape les yeux, est celle du vert muet, des containers de matières, chimiques. La grande industrie, et la grande corruption, salissent, ces hommes, ces femmes et ces enfants, et les condamne à grouiller et ramper, nerveusement, sur les flancs des collines instables, hérissées de fragments pointus, et coupants. La rouille blesse leurs jambes, et pénètre le sang, donnant à leurs muscles, saveur et force du métal. Ils ont en eux, la science de la survie

dans les boyaux creusés jusqu'aux objets, électroniques, dont les circuits contiennent les rares matières. Ils connaissent les chemins, les galeries, les plaines, les zones fraîches où les camions nocturnes déversent et viennent déverser les nouveaux rejets industriels. Ils savent s'abriter, quand les avions-cargos lâchent les ordures, du haut du ciel brouillé d'une vapeur inamovible, nuage formé par évaporation des substances liquides, par pulvérisation, des matières solides. Nuages irisés de gris, et de jaune soufré, par où le soleil chauffe, et donne aux hivers, des températures tropicales, anémiées, qui autorisent les déchetiers, à parfois, se reposer sur un sommet, allongés, ou recroquevillés dans leurs légers vêtements de coton balafrés d'huile noire, de graisse rose, de liquides orange, bleus, ternes, jaunes, chauds, les bras et visages tannés par les heures de prospection, peaux brunies, incrustées de poussière noire, que la douche du soir jamais nettoie. La douceur de l'espoir, ne vient visiter leurs heures de sommeil, et jamais le goût tendre des fruits, n'emplit leurs bouches, de la caresse mouillée, qui fait croire en l'avenir des saisons, en la présence de la vie qui jamais ne trahit, en la solidité de la chair, en la fécondité de la terre,

et de l'esprit de son ami, l'homme, ingénieux. Ils se souviennent des vergers, rutilants, de jaune et d'orange, bruissant, sous le vent des hélicoptères, de guerre, en mission punitive. Ils se souviennent des bulldozers, soulevant, charriant, aplatissant les maisons, rues, métamorphosant, les villes tranquilles, en décharges, et chantiers inachevés, déchirant le sol, d'un labour stérile, venimeux, méprisant, soulèvement sourd, enfermé dans le bruit, des moteurs massifs, d'où ni voix, ni regard, ni pensée ne s'échappent. Enfant que la toux des moteurs gaza, sur le bord des voies à grande vitesse, où jamais nul véhicule, ne stoppe. Où des hommes et femmes, emportés, dans leurs habitacles étanches, ignorent le don du paysage, dégazent à sa gueule, consomment et se l'enfilent, enfermés dans la vitesse, automobile, abstraite, parfois déchirée par les collisions, où, les tôles tranchantes, font briller l'intérieur mou, des chairs fraîches mutilées, filets frais, bien estafilés. Escargots écrabouillés. Coquilles brisées. Ils expirent, sans comprendre, perdus et lointains, dans la léthargie de la douleur, et du refus de mourir.



Loin de ces accidents, d'industrie, un promeneur attentif, aura le pouvoir, par les chemins de forêt et les routes vicinales, sans rien ni personne spolier, de prendre possession d'un territoire, qui n'a pour limite, que son désir de voir et sentir. Il connaîtra, promeneur, le doux tableau de son éjaculation d'amour, projetée sur le beau visage, de la femme vivante, rencontrée par hasard, qui elle-même demanda ce geste, célébration du jaillissement de la force d'un monde, tendu vers l'hommage à la beauté, d'une compagne honorée, visitée, goûtée en tendre bouche, jusqu'en ses lèvres secrètes, relâchées, et compagne dont les soubresauts, cris, étirements tétaniques d'orgasme, proclament, combien, en regard, demeure modeste, la pulsion de l'homme, brève crispation pointue, qui nous fige, en elle, par elle, sur elle, partenaire attentif, d'un corps de

femme qui, plus haut, sans limites, peut crier de mort vivante, épuisée, sismique, en rage d'un bonheur qui nous laisse à lui, accroché, petit canot à la remorque, dompteur vaincu, des glissantes dauphines, infatiguées, de nage, des souples surfaces de peau courbée, nacrée, de charcuterie céleste et sainte, en pliures superposées, en molleses balançantes à sommets durcis, en évasements parfaits, à la caresse du regard. Je savoure de mes lèvres posées le col de l'ouverture, de cette amphore, où je m'enfuis, m'enterre, qui me tient faible et agenouillé. Je suis mouillé d'elle, et de moi, en émoi, nous sommes, additionnés, je suis en elle, et je vole et m'enfoncé, et avance, et encore avance, vers le moment où la vérité, enfin, sera dite, où le message, enfin, sera porté, diffusé, abandonné à la compréhension de ma pareille, accablée, attentive à nos corps abouchés, comblée, serrée, cerclante, sans barrière, magma vivant, frais et chaud, ma chair elle-même, ma belle ployée, en appel cambré, en sommet touffu qui me sourit, vertical, qui me donne la clé, qui rend le monde certain, qui donne possibilité de s'apercevoir enfin unique, et anonyme, fondateur et victime, en joie, en domination d'un fleuve qui nous étreint, nous emporte, et en lequel, nous

plongeurs, avec le courage de notre race obstinée, compagnons et compagnes, mains serrées, crispées, muscles complaisants, tendus et vite durcis.

Piscine cubique aux flancs bleus carrelés, dont tu es le centre, nageur immergé, bloc de matière dure liquide, dont toute la masse à tes gestes s'oppose, et répond, qui te porte en apesanteur, te prolonge et t'accompagne. Ton ventre allongé, survole, les profondes hauteurs. Si tu connais des gestes de nage, elle te donne sa force, et son ampleur... Océan, lac, piscine, elle est masse unique dont tu as le pouvoir, de mouvoir, les molécules, outil géant, prolongement de ta main, de tes bras, tes jambes et pieds. Toi, devenu grande matière, enfin à mesure de l'espace, qui en ton esprit, depuis la naissance, ne cesse de chercher à vivre, plus loin, plus bon, et toujours gaiement. Tu es attiré par la promesse de vérité. Les cultes, les dieux, les idoles, se bousculent autour de toi, comme quilles de chaos. La course du bateau que tu navigues, ne connaît pas sa trajectoire, mais l'espoir, qu'en lui, contient sa bonne certitude, le fait chercher la destination dans la quête, de laquelle, tu embellis et améliores, l'embarcation qui te porte. Nombreuses cabines confortables,

étanches aux fouets des embruns, mobilier en palissandre marqueté, machines suaves, silencieuses, puissantes comme une tête qui pense, galbées de courbes de muscles élégants d'athlètes, les plus fins et moins fatigués. Étrave pacifique, nue de toute arme, pointée, sans déchirer le voile d'eau de la mer, mais l'embrassant avec tant d'amour, que ni remous, ni fracas, ni écume, ne peuvent endolorir, l'avancée puissante, du navire juste, fort de la science de ses faiblesses, que les obus et missiles, trompés par son apparence, de lenteur, ont privilège de ne pas détruire.



La lourdeur est animal pesant, allongé, vorace et courageux, rajeuni, sans cesse, par l'éternelle, jeunesse, monstre, loque, musculeuse, qui au fond du lac emporte, et enfouit ses victimes, et jamais ne se laisse attraper, par les maladroits chasseurs, dont les meutes de chiens ennemis, inefficaces, le font se gausser de mépris, et de suffisance. Les redondants arceaux de son échine écailleuse, font bouillonner des marées contre nature, inégales, éclaboussantes, et capricieuses, vers les plages en pente douce, qui, trop tranquillement, reposent étendues, lisses et pâtissières, au pied des promenades maçonnées, avec soin, par des ouvriers, réguliers, et bien emplis de conscience. Quand une torsion de la bête plongée, au large, envoie de méchantes vagues cracher au visage des maisons, cabrées, ces vagues, comme des

cobras, le ciel tranquille de la station balnéaire, bascule, dans le sous-sol de granit, où, hébété, il affronte les faces, à grimaces, des nains malfaisants, coincés à vie, au profond des galeries de mine, multicolores visages, peinturlurés, par un artisan rongé de douleur de folie, quêtant jusqu'à épuisement de tous ses poumons, la douceur d'une voix aérienne, qui dirait que son tour est venu de transiter, vers les hauts buildings de luxe, où le paysage le plus lointain se reflète, avec bienveillance, précision, docilité, jusqu'à presque donner à ces contractions, l'apparence de l'invisible. Mais ces immeubles, jouent de bien mauvais tours aux manants, embourbés dans la terre gluante, prisonniers comme de l'estomac du boa constrictor, condamnés à survivre jusqu'à la mort, sous l'abri des toits de huttes, freluquettes, vivant du chiche commerce, de fromage artisanal, à pâte crue, fabriqué sans conviction, et vendu passivement à lueur de chandelle sous les voûtes, suintantes, de la halle, souterraine. Le soleil vient rarement réchauffer le grain de leur peau, pauvres visages, demeurant pâles, comme du pain blanc de mie mal cuit, malheureux oiseaux hirsutes, éplumés, froissés, chiffonnés, à lourde démarche inégale, aux ailes poussiéreuses,

créatures myopes, clouées au sol, dans des villages et villes, où les craintifs et superstitieux commerçants, agrafent à leurs portes vernies, des chauve-souris agonisantes, pour se prémunir, des phrases trop rapides, prononcées par les femmes et hommes, intelligents, dont ils savent qu'ils menacent, la régulation, du monde normal. Cette foule peureuse, est une force qui peut pousser au fossé, les plus élégantes et stables berlines automobiles, les plus pesants et charpentés carrosses. Elle brise les tibias, crucifie les christes, alourdit les vents d'une puanteur de choléra, gronde, flatule, et prétend à la rhétorique, et ne voit l'odieuse comédie qu'elle présente aux regards des étrangers, affligés, parmi lesquels, les moins impressionnables, et plus expérimentés, n'attendent pas longtemps, avant de venir planter des canules, dans la grasse masse distendue, d'où le pus sous pression, se vidangera en gargouillis désobligeants, comme un rôt bien allongé, symptôme de l'affaissement, d'une force, mais non, de sa disparition, définitive. Pour les nombreux regards, la salve chaude et régulière d'un cul de coliques, tourmenté, serait hautement préférable, et moins inquiétante. Guérissable maladie dont l'épreuve ennoblit la victime, le

plus souvent de bien peu, mais c'est une patience infinie, qu'il faut déployer, pour oser vivre avec le monde, et chanter et danser avec lui, sans que jamais, il ne soupçonne chez nous, la moindre duplicité. Cohabitant dans les grandes étendues urbaines, nous acceptons ces conditions de partage. Les visions, les émois, les plus intenses, ne sont éprouvés, que dans le secret des basiliques, chambres closes ou clairières éloignées.



Le gaz d'industrie et ses marchandises, obligent à porter masques de tragédiens grecs, visages constants, stables postiches d'argile, cuite, muscles figés, comme os ou fibre sèche de jambon. Visages noués, modelés, par une douloureuse traction interne, que même la mort, ne fait cesser, mais que rend immortelle, le coup de grâce de la *rigor mortis*, tension jamais relâchée, qui réduit le volume de la tête, comme le voyait si bien le Giacometti sculpteur-dessinateur, têtes petites et denses, clouées au centre des champs de forces, de l'univers, perspective en lignes droites et tirées comme câbles marins d'acier tendu, en effort de traction, immobilité vibrante, âme vivante, mise à nu, comme un nerf, hypersimulé, surface ineffleurable par moindre souffle, même le plus complaisant, plus charitable, plus délicat, lequel au contact de ces lignes à haute tension,

serait calciné, vaporisé, en un claquement de la douleur, qui, par imprégnation, fossilisation, est l'unique composant de la matière de cette ligne. Voyez comme est puissante la surface tendue, et rutilante, d'un abcès modeste, d'un panaris à crâne rougeaud, membrane fine, en extension suprême, foyer de cellules affolées, proliférantes, bourgeonnement, saturée surface de sensibilité vivace, symptôme de puissance vitale de force organique, de la force qui organise, le monde, où chacun de nous, par les nombreux emplacement et mouvements de son corps, produit l'énergie de l'avènement. L'oiseau en vol qui cesse de battre des ailes, de se battre, battre ses flancs, devient jouet vite délabré, de la force, impersonnelle, des vents, des masses d'air chaud, et froid, cherchant leur impossible stabilité, de place en place, toujours déçu, toujours battu. L'équilibre maintenu, vient de la capacité à ne pas attribuer aux questions, une valeur sacrée. « *Quand cessera-t-il de se poser des questions sur les questions qu'il se pose ?* ». Et c'est là encore, une question... Savoir que les réponses n'ont pas besoin de question. Questions qui sont coups de pioche. Il faut interrompre, essuyer le front, boire l'eau, regarder le ciel, un ami, une amie, et prendre la pelle, et remplir, gentiment la

tôle travaillée de sa bonne brouette au corps séché de terres de sagesse. Et aller creuser, ailleurs, ou élargir la zone, poser les étais, les échelles, échafauder, assurer, consolider. Combien, finissent étouffés, dans l'effondrement des parois abruptes. Creuser, signifie, construire. S'instruire. Se donner du corps, de la voix, un abri, élaborer son artefact. Comme le chef-d'oeuvre d'un compagnon, à la fin du tour de France. Édifier le beau tombeau qui servira de but de promenade, pour les amoureux, les familles, les marcheurs solitaires, et les érudits. Voyageurs de hasard, hors de l'itinéraire quotidien, ayant lâché la protection de leur dieu, qui jamais n'a voulu se montrer, grand horloger de l'univers, vide et silencieux, grande boîte creuse en planches grises et sans secret, où les plumes de quelques vieux dindons, restent collées, tandis qu'au dehors, dans la campagne féodale, retentissent les cloches de ville. Et que brillent haut, dans le ciel azuré, les girouettes dorées d'un château, qui pourrait être le Louvre. La neige tombée a fait s'approcher les bêtes, féroces, babines retroussées sur des dents d'ivoire lisse : beaux objets de morsure et mise en lambeaux, bijoux, parures, plantés en leur logements naturels, grottes molles et chaudes, où le souffle, chauffe

sa braise. Où l'ours ennemi, sentira la coupure aiguë, dans les faibles parties de son cuir, et devant laquelle viendra siffler, en vain, l'épée du *condottiere*, piémontais, personnage pacifique, malgré lui, que les défaites, successives, ont embrumé de vapeurs d'alcool, jamais dissipées, ectoplasme du monde incertain, d'où la chance et la bonne fortune, semblent pouvoir, d'un moment à l'autre, émerger. Rubans et franges, ornant l'habit de ce cavalier bigarré, baroque, oscillant du bouillonnement passé des missions mercenaires lucratives, tombent sans vie sur la poussière, et la crasse, du tissu de brocart déchiré. Vieux comédien sans le sou, qui espère encore, susciter l'intérêt dans quelque village, lointain, où la réputation de sa chute ne serait parvenue. Comme voilier fantôme, il approche, inexorable, source d'aucune menace physique. Il grandit au dessus des plaines, navigue et grandit dans un espace sans horizon, où s'est faite la jonction du ciel et de l'océan, résolue, en atmosphère fumeuse, à lambeaux de volutes blanches, vapeur abondante, rapide et fluide, comme en les parois d'un réservoir cryogénique. Cavalier-voilier qui me traverse. Je ne perçois ni froid ni chaleur. Aucun souffle. Je suis ignoré. Il est perdu dans une recherche, qui me

surpasse, me disqualifie, me refoule dans un monde étroit où je dois faire la queue, au guichet, mon reçu numéroté en main, si je ne veux risquer, une rebuffade, et la mise au ban. J'aimerais entendre sa plainte, lugubre, sa respiration aquatique, de scaphandrier en péril, J'aimerais frissonner, de peur et d'admiration, devant le mystère. Croire, de nouveau, comme mes ancêtres, en la possibilité du royaume de la Mort. Me languir d'effroi en voyant les corps, ectoplasmiques, s'élever dans la pénombre du salon Empire, où se déroule, la séance de spiritisme, distinguant les traits flous, pâles et désespérés, d'un jeune garçon renversé par un fiacre.



L'au-delà me dépasse et se perd loin derrière. Il m'outrepasse et me laisse, isolé dans un champ de tombes turques, anciennes, au moment où le violet de la nuit du Bosphore, autorise encore, quelques horizons de crépuscule fauve, à venir s'oranger en lui, en strates effilochées, aux extrémités, lourdes, nappes gazeuses et stables, bandeaux de matière nuageuse, à consistance indéfinie. Mais je serai sauvé de la tristesse, par l'apparition, en ce même espace, de la forme légère d'une grande nageuse, tranquille, au corps aquatique, si parfaitement, qu'on y voudrait s'arrimer, pour, dans son sillage, en tout confort, passif et délicieux, sur le dos, laisser ses yeux flotter au ciel, et percer secret des autres mondes, qui nous attendent. Miraculeusement, ni le soleil la soif ni la faim, ne me frapperaient, et pourtant, mon corps entier, affirmerait sa pleine et

matérielle présence, celle d'un système, en interconnexion homéostatique, à l'apogée stable, de son fonctionnement, empli de l'amour de ses parties, pour le tout qu'elles constituent, source de naissance, jaillissement venu profond, des strates des premiers temps du monde, vérité fraîche, frémissante, inviolée par l'atmosphère de la surface, où fleurissent les constructions éphémères, des expositions, universelles. L'ancien palais maure du Trocadéro, devancé par statue de *toro* massif, domine la Seine, où bientôt se dresseront, affrontés, les pavillons russe et allemand. Paris de pacotille, de mai à novembre 1937, la technique et les arts ne pourront empêcher la guerre, qui depuis des années couve, à Berlin. La destruction des édifices, factices ou pas, de l'exposition, précède ainsi, de quelques années, celle de l'Europe. Il reste aujourd'hui les bâtiments du musée d'Art moderne, et du palais de Tokyo, pour toucher de la main cette pierre de paix, en sursis, ces fausses portes de bronze massif, décor d'un pays idéal, héritier de la Grèce rêvée des temps philosophiques, creuset du plaisir, sagesse, et démocratie. Droiture haute et attique, vitalisée par la géométrie organique, exubérante, chaudement humaine, et compliquée des mille détail des arts

d'Afrique, d'Asie, d'Océanie. Il fallait oser, sans plus y croire, conjurer le déclin et la perte de contrôle, dans un monde devenu trop électrique, trop pétrolier, trop multilingue, vigoureux et inculte, si fort et poussant vers l'avant, auquel on n'osait plus – ne savait plus – rappeler les paroles des anciens au présent, parler de ces absents qui nous fondent, et nous autorisent à bouleverser les édifices, par eux, construits. Du fond du passé proche, ils disent que la pierre des montagnes verra notre mort, et la naissance des enfants de nos enfants, en tous lieux, en toutes joies, et que ces venues au monde expliqueront les mystères du brouillard de la nuit, du trop grand soleil, et des crues des fleuves larges comme des rêves d'espoir, du delà desquels nous parviennent, les parfums de terre de l'autre rive, fruits mûrs, fécondité boueuse, rouge terre humide étendue, entrailles ouvertes au soleil, aux insectes, et aux vents qui parsèment, ouvertes aux chants des communautés petites serrées, dans des églises de planches, et bambous, blanches vêtues, organisées, ne craignant pas les démons de l'alcool, soudées aux travaux réguliers que chacun aime, modestes tâches pourtant si cosmiques, en lesquelles, comme en la cornue du chimiste, se révèlent tous les grands secrets

du monde vaste, que personne, pas même les plus aventureux voyageurs, n'a jamais pu fouler en entier de ses pieds. Ces constants artisans sont loin de la cohue des nouveaux centres urbains, de ces gares/bureaux/galeries marchandes/cinémas, où la vie sociale, des nomades, se concentre quelques heures, avant qu'ils ne regagnent les espaces verts, et résidentiels, des grandes ceintures, périphériques. Future société déjà respirante.



Concepts, sages et rationnels, de viles idéales démocratiques, plongés en mille tourments, torsions, déchirements, percements, lorsqu'ils sont emmenés sur le trottoir des rues, sur les quais et dans les couloirs, des gares. Ils marchent à tâtons, dans les herbes giflantes, des terrains vagues, nocturnes, se font griffer par les ronces nourries de ciment, et de ferraille oxydée, aveugles comme les immeubles murés, perdus dans un gris béton, comme le ciel, leurs voix râlantes faibles n'alertant personne, ils zigzaguent, titubent, se heurtent aux obstacles d'une ville qui ne les comprend pas, les expulse et dévore. Les voici devenus bactéries corruptrices, corps étrangers, qui jamais, ne reverront le soleil, sur les vergers de leur terre natale. D'autres mains cueilleront les citrons, les oranges, les amandes et olives, et les chargeront dans les camions chauds de

poussière et d'essence. D'autres têtes, sur leurs fronts, sentiront couler sueur du travail dur et mal payé, sentiront couler l'eau tiède du tuyau d'arrosage, en plastique jaune, de la douche, d'une petite maison, modeste, au toit plat, patiemment construite, parpaing après parpaing, année après année, salaire après salaire, crainte après crainte, naissance après naissance, bonheur après bonheur, et toujours gardant le goût de ce qui vient, de ce qui va, l'amour de ce qui ne cesse de naître, et grandir, même difficilement, et qui résiste à l'immobilité destructrice, du temps, à l'absence de mémoire, à l'absence de mots, d'amour, et de joie, à la pure géologie, aux cycles logiques du biotope, qui jamais ne doute, jamais ne pense, n'est qu'une masse existante, où les humains seuls, peuvent dire ce qui est. Cachés dans les buissons urbains, nous prospérons, à l'abri du silence qui n'entend pas les appels. Victimes aussi parfois, d'un silence pire, qui est celui des oreilles, qui ne veulent ou savent entendre, victimes d'une solitude qui gémit, sans fin, au sein de la foule, isolement bourdonnant, de questions de voix imaginaires, qui reprochent au sans-logis, d'être pauvre, impuissant, imposteur, parasite, assisté, agressif, et tant de voix et de mots qui s'entrecroisent, et forment une prison

à la trame dure, et serrée, qui obscurcit le jour éclatant, et devient refuge, cachot final où même les voix des geôliers ne parviennent. Humidité des profondeurs maçonnées, où croupissent les rêves autrefois si batailleurs, et bondissants. Seul espoir de salut, la prière à la flamme d'une chandelle de suif, condamnée, tandis que perlent de la pierre, noire visqueuse, des gouttes glaciales, d'eau méchante, minérale, et infertile. Carcéral Moyen-Âge abyssal, puits empoisonnés par les corps morts, sous les dernières vagues de rapine, des hommes en armes, égorgés de serfs et paysans, négligeant la vie des autres, comme eux-mêmes furent négligés par l'absence de parents, éreintés d'impôts, de faim, de peur, et d'Enfer. Vies de terre, de métal rare, et chauffé à blanc, d'hiver, de neige, de loups, de méchantes blessures gangréneuses, et d'inutiles prières à Dieu, muet, ignorant, égoïste Narcisse violenteur. Croyances d'alchimistes, propagées de campagnes en campagnes, foi dans les sorciers et sorcières, désir caché de sabbats blasphémants et souilleurs, énigmes d'un monde fourmillant, d'âmes et de miracles, cheminement opiniâtre du monachisme, et de ses scribes, fondateurs du nouveau monde à venir. Femmes faisant ployer les seigneurs

faisandés, sous le joug de l'art galant, civilisant ces brutes assoiffées, et imbibées de chasse, et d'acide urique, de jeu, de beuveries, violeurs impuissants à comprendre, et regarder, sans peur, les maints plis et replis de la fleur de l'autre sexe, ouverture menaçante, lieu du secret où s'élabore la vie, donnée par Dieu... Mais aussi pour les paillards esthètes, nourris de poésies et de romans, la jolie vulve échauffée, corail lisse détendu, abandonné, surtendu en son point sommital, qui appelle son partenaire phallus à tête rouge, cramoisi, et l'invite à jouer à se mouvoir dans le fonctionnement, tant espéré, et si parfait, auquel, de concert, les esprits emportés viennent se joindre. Symphonie improvisée, où jamais la sûreté des gestes n'est troublée par le doute. Perception de soi, augmentée par la perception de l'autre, soumission de l'ego, à l'oeuvre commune, vivante existence d'un espace, où les partenaires s'allègent, l'un l'autre, du poids de la solitude, consubstantielle, à l'état, de l'individu. Passage du singulier, au pluriel, pur. Que les martyrs de tous les temps, brisent leurs chaînes, et s'envolent en nuées annonciatrices, de grands paysage panoramiques, où chaque détail, nous sera accessible... Point d'entrée d'une expérience, où jamais les heures ne

seront comptées. Où jamais les coeurs ne seront comptés. Où jamais la peur ne tentera de nous soumettre, sous son pied, nu, sale, et crochu. La vitesse est notre amie. Circulons à ses côtés, bien installés sans qu'autour de nous rien ne puisse bouger. En avant, en arrière ? Qu'importe, puisque tout nous appartient. Puisque notre corps est le monde, en dissolution, dans l'univers. Que la fin n'est jamais atteinte, que la couleur des ciels ne s'interrompt, larges lavis, où les yeux se posent, et nagent, en liberté de mouvement... Où la vérité disparaît, tant le faux n'a plus de sens, plus d'espace, mort asphyxié par la hauteur, et la beauté.